



REVUE DE PRESSE
DON QUICHOTTE
d'après Miguel de Cervantès

CRÉATION AU CHÂTEAU DE GRIGNAN

Adaptation et mise en scène
Jérémy Le Louët

LE 20 juin 2016

ARTE

ÉPIQUE, DRÔLE ET NOSTALGIQUE

Vie épique sur un plateau, c'est à Grignan dans la Drôme mais bien sûr cela a tout d'un château en Espagne que de monter ce *Don Quichotte* : *Don Quichotte*, roman en deux parties. Il commence par le récit des aventures du chevalier à la triste figure et de son fidèle Sancho Panza et s'achève sur leurs souvenirs, forcément nostalgiques. Sur le plateau, c'est la poésie qui gouverne : un décor de cinéma et des échappées belles entre hier et aujourd'hui, entre deux réalités, sombres et mélancoliques, comme autant d'illusions perdues. Autant d'échos avec aujourd'hui, ce qui n'empêche pas la Compagnie des Dramaticules de s'emparer de la folie du récit : les histoires et les ambiances de *Don Quichotte* se succèdent à un rythme fou. La troupe passe son temps à construire les vérités du roman et à les retourner, fidèle au héros de Cervantès, entre la fronde et le rêve.

SUJET RÉALISÉ PAR LIONEL JULLIEN - ARTE - JT DU 20 JUILLET 2016

FRANCE INTER

« Pourquoi *Don Quichotte* ? », « Comment condenser 1500 pages en deux heures ? » Ce sont des questions traditionnelles que se posent les spectateurs avant le lever de rideau. Alors Jérémie Le Louët a décidé de les poser à haute voix. Les comédiens sont mélangés au public dans les gradins et l'interpellent lors d'une séance de questions/réponses bien rodée. Il est à la table du conférencier, habillé en Don Quichotte, avec à ses côtés son fidèle Sancho, Julien Buchy.

Le plateau est toujours en mouvement. Jérémie Le Louët utilise l'espace et la majesté de la façade du château de Grignan comme on l'a rarement vu ces dernières années. Cette version de *Don Quichotte* est un hommage à la littérature chevaleresque, avec un goût affirmé pour le burlesque.

Jérémie Le Louët incarne le rôle titre. Sa mise en scène oscille entre le côté artisanal du théâtre et les gros moyens techniques. Il y a trois caméras sur le plateau. On est à la fois au théâtre et au cinéma. Il revendique aussi ce côté Grand Guignol. En jouant à fond sur le divertissement mais aussi sur le théâtre en construction, le metteur en scène réussit là où Orson Welles et Terry Gilliam ont échoué dans l'adaptation de ce roman épique. Et c'est un exploit.

**SUJET RÉALISÉ PAR STÉPHANE CAPRON - FRANCE INTER
ÉMISSION « LE PETIT JOURNAL DES FESTIVALS » DU 21 JUILLET 2016**



JÉRÉMIE LE LOUËT ET JULIEN BUCHY © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Pastiche et parodie : c'est sur un mode ouvertement burlesque et affranchi que Jérémie Le Louët et sa Compagnie des Dramaticules ont choisi d'adapter le *Don Quichotte* de Cervantès (1547-1616). Pas facile de faire théâtre de l'œuvre-fleuve en deux tomes que dix ans séparent. Nombreux sont ceux qui s'y sont cassé les dents, d'Orson Welles à Terry Gilliam... C'est précisément sur cette difficulté-là que démarre le spectacle des Fêtes nocturnes de Grignan, devant la superbe façade du château Renaissance où vécut la fille tant aimée de Mme de Sévigné : par une sorte de rencontre avec le public, où le metteur en scène est invité à s'expliquer sur ses très filandreuses intentions devant des spectateurs ardents, motivés, un peu pédants. Du théâtre dans le théâtre. Comme *Don Quichotte* est un roman dans le roman ; avec ces mises en abyme permanentes, où le héros s'acharne à se réinventer en preux chevalier, défenseur des faibles et des opprimés. Devant Sancho Panza, Quichotte réécrit constamment sa vie. Avec une liberté d'être, une insolence affolantes pour une époque si pieuse, qui ne sait qu'obéir aux commandements du catholicisme. Quichotte est rebelle. Le metteur en scène Jérémie Le Louët, qui l'interprète, l'est aussi. Il va même jusqu'à contester continuellement le spectacle en train de se créer sous nos yeux, se moquant des personnages, des spectateurs, et de lui-même avec une dérision souvent proche du grotesque. Tout lui est bon : des masques de moutons en carton, une caméra qui filme le public, des chevaux de bois, des ombres chinoises, de la fumée blanche et des coups de canon, une tonitruante musique romantique ou lyrique, de grands sentiments tragiques. Et des sarcasmes, des pieds de nez incessants. Celui qui a déjà monté Ionesco, Jarry et Shakespeare sait casser la théâtralité tout en la célébrant, jouer ou déjouant. Si l'esprit reste parfois potache et la célébration de *Don Quichotte* proche d'une mise en pièces, la rage à faire entendre la parole radicale de Cervantès, sa défense des marginaux et notre réel besoin de chevalerie aujourd'hui, est réjouissante. D'autant que gamineries et complaisances n'empêchent pas le talent des acteurs d'enfiévrer le plateau. Ni la voix de la belle Dominique Massat de glacer les sangs.

CHARLIE HEBDO

DON QUICHOTTE D'APRÈS MIGUEL DE CERVANTÈS, MISE EN SCÈNE DE JÉRÉMIE LE LOUËT

Don Quichotte, songeur insoumis, libertaire utopique, voulait de l'imaginaire faire réalité et, par chevalerie romanesque, combattre les injustices. S'emparant avec fascination mais impertinence de l'œuvre de Cervantès, Jérémie Le Louët emmène le public dans une mise en abyme décalée, se jouant du narrateur et de la narration. La représentation démarre sur des questions posées par de faux spectateurs à un « conférencier », à la fois vrai-faux Don Quichotte baragouinant l'espagnol et faux-vrai acteur de cinéma joué par le vrai Jérémie, initiateur et réalisateur du jouissif bordel ambiant en train de se mettre en place pour notre plus grand plaisir. Dès le début, on sent quelque chose d'orgas-tique dans ce qui va suivre, une manière de théâtre insolente et terriblement plaisante... Cigales et grillons en stoppent leur pastis sonore !

Jérémie et sa Compagnie des Dramaticules offrent aux spectateurs l'insolence du rêveur épris de liberté et une expression théâtrale affranchie de tout formatage, capable d'amplifier cette espérance donquichottesque d'une toujours possible lutte contre la médiocrité du monde.

GIL CHAUVEAU - CHARLIE HEBDO - AOÛT 2016

L'EXPRESS

DON QUICHOTTE SUR LES PLANCHES

Tout d'abord, saluons l'exploit de mettre en scène les quelques 1500 pages du roman-fleuve de Cervantès. Pour déjouer le sort jeté sur son adaptation, maudite au cinéma (cf Orson Welles et Terry Gilliam), Jérémie Le Louët et sa Compagnie des Dramaticules jouent cartes sur table. Dès les premières scènes sont évoquées les difficultés de l'entreprise avec une séance réjouissante de questions et réponses échangées entre les comédiens et le public. Cette pièce, créée pour la 30^{ème} édition des Fêtes nocturnes, au château de Grignan, trouve un équilibre parfait entre le divertissement populaire et l'exigence artistique, la drôlerie du théâtre burlesque et la mélancolie inhérente à l'œuvre de Cervantès. Le jeu des six comédiens, la beauté de la scénographie et l'intelligence de la création vidéo sont au rendez-vous. Un régal.

IGOR HANSEN-LOVE - L'EXPRESS - SEPTEMBRE 2016



ANTHONY COURRET, DAVID MAISON, JULIEN BUCHY, JÉRÉMIE LE LOUËT ET DOMINIQUE MASSAT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

DON QUICHOTTE À L'ASSAUT DE GRIGNAN

À Grignan dans la Drôme, le célèbre roman de Cervantès adapté par le metteur en scène Jérémie Le Louët est au programme de la 30^{ème} édition des Fêtes nocturnes.

Il faut du courage pour monter *Don Quichotte*, roman de 1500 pages qui fascine autant qu'il effraie. « C'est une œuvre qui est un peu comme *Macbeth* frappée de malédictions » selon Jérémie Le Louët qui rappelle qu'Orson Welles n'a jamais pu terminer son film et que Terry Gilliam a dû renoncer à son projet, les catastrophes s'enchaînant sur le tournage.

UNE PIÈCE ANCRÉE DANS LE PRÉSENT.

Cette adaptation multiplie les allers-retours entre les aventures de Don Quichotte et celles d'une troupe de comédiens en pleine création de l'œuvre de Cervantès. Le spectacle alterne les moments de folie dans lesquels Jérémie Le Louët et ses camarades déploient une formidable énergie et les moments de grâce lors des apparitions de Dulcinée, fantasma et idéal féminin de Don Quichotte, incarnée par Dominique Massat, qui domine le spectacle de sa présence.

DON QUICHOTTE HÉROS BURLESQUE ?

Devant la façade renaissance du château de Grignan, Don Quichotte le chevalier errant, défenseur des opprimés, emporté par ses visions se déplace sur un cheval à roulettes. L'âne de Sancho Panza est lui aussi sur roulettes. Le burlesque n'est jamais loin mais pour Jérémie Le Louët, le héros de Cervantès, est plus complexe qu'il ne le paraît : « Don Quichotte est pur, courageux. Pour moi, il n'est pas vraiment fou. C'est quelqu'un qui cherche à croire, qui veut se racheter de sa vie paresseuse et qui se dit qu'il n'est pas trop tard pour devenir un héros ».

LE SAINT DE LA JUSTICE

DON QUICHOTTE, D'APRÈS CERVANTÈS.

Cet été a eu lieu la trentième édition des Fêtes nocturnes de Grignan, dans la Drôme. Le festival connaît un succès qui ne se dément pas. Chaque année, ce sont désormais environ trente mille spectateurs qui assistent au spectacle qui se donne chaque soir devant la superbe façade renaissance du château. Trente ans, c'est déjà la fin de la jeunesse. Ce n'est peut-être pas encore l'âge de raison pour un festival, et c'est heureux. Il y a une certaine inconscience à déployer autant de talent, d'énergie, de ferveur pour créer, pendant deux heures chaque soir, un moment voué tout entier au plaisir et à l'intelligence. C'est peut-être pour conjurer l'approche de la vieillesse, qui s'est emparée d'autres festivals de théâtre, que les responsables du festival de Grignan ont fait le choix d'une troupe de ténentaires, la Compagnie des Dramaticules, créée en 2002 par Jérémie Le Louët. Le choix de la jeunesse, c'était aussi celui d'une œuvre éternellement jeune, comme son auteur, décédé il y a tout juste quatre siècles : le *Don Quichotte* de Cervantès.

Faire d'un roman de 1500 pages un spectacle d'un peu plus de deux heures, c'est un défi. Jérémie Le Louët avait les qualités pour le relever. Malgré son jeune âge, il a déjà une solide expérience et un talent affirmé. Cultivé et intelligent, lecteur subtil, il a su concevoir un spectacle à la fois cohérent et foisonnant. Il ne s'est pas contenté de choisir quelques scènes à porter à la scène, il s'est interrogé sur l'art difficile de la transposition d'une œuvre romanesque à la scène et a trouvé des solutions originales pour exprimer l'œuvre plus que pour l'adapter. Il a en particulier compris une chose essentielle : au théâtre, tout fait signe. Certaines mises en scène semblent improvisées, brouillonnes, précisément parce que les signes (visuels ou sonores) qui sont proposés au spectateur sont confus, contradictoires ou simplement gratuits et dénués de sens. Jérémie Le Louët, lui, les maîtrise et sait les mêler de manière à offrir au spectateur un propos complexe, subtil, mais jamais incohérent.

De ce point de vue, la scénographie, imaginée par Blandine Vieillot, est exemplaire, qui mêle les références à une théâtralité qui s'affirme, voire qui s'exhibe (avec la servante, cette petite lampe allumée au centre de la scène), et des éléments qui renvoient plutôt au cinéma (le rail de travelling à l'avant-scène, les caméras sur pied ou sur grue, etc.). Ce décor parfaitement réussi se marie durant le spectacle avec une musique omniprésente (surtout des airs classiques : Bizet, Wagner, etc.), et une utilisation de l'image sous toutes ses formes : toiles peintes, trompe-l'œil, projections. Il faut aussi dire un mot des costumes très malins de Barbara Gassier. Somptueux ou dérisoires, historiques ou parodiques, ils sont toujours justes : aussi bien la fraise et le casque-plat à barbe du chevalier à la triste figure que le maillot de l'Atlético de Madrid avec « Sancho » dans le dos. Si l'on ajoute à tous ces éléments l'œuvre qui est portée à la scène, ce roman dont le thème central est le pouvoir de la littérature, ce sont tous les signes possibles qui, dans ce spectacle d'une rare richesse, se composent, s'affrontent, se contredisent ou se démentent. Sans rien jamais, il faut y insister, qui semble arbitraire.

Une fois tous ces éléments réunis, on peut encore faire un mauvais spectacle, si les moyens mis en œuvre ne sont pas à la hauteur des intentions. Rien de tel dans cette remarquable pièce. Jérémie Le Louët et ses camarades maîtrisent parfaitement leur art. Par exemple, pour ce spectacle conçu dans un premier temps en salle, ils ont su utiliser le lieu, superbe mais très particulier, mis à leur disposition à Grignan. Les belles lumières créées par Thomas Chrétien, tout comme les vidéos d'ailleurs, jouaient parfaitement avec les pierres de la façade du château. Le plus impressionnant était sans doute la qualité du jeu de cette jeune troupe. Julien Buchy excellent en Sancho, Anthony Courret glaçant dans le rôle du Duc, Jonathan Frajenberg inquiétant en prêtre fanatique, David Maison très à l'aise dans ses différents rôles (chacun jouant d'ailleurs plusieurs personnages au cours de la pièce), tous étaient parfaitement convaincants. Il faut néanmoins faire un sort à part à Dominique Massat,

la seule comédienne de la distribution. Tempérament de tragédienne, voix magnifique, présence étonnante, elle a tout pour elle. Quant à Jérémie Le Louët lui-même, qui interprète Don Quichotte, j'ai rarement vu un comédien incarner un personnage avec une telle conviction. Sans histrionisme, avec au contraire une remarquable économie de moyens, il était Quichotte, sans contestation possible.

Créativité, liberté, et subversion : Jérémie Le Louët caractérise parfaitement le roman de Cervantès. Il faut insister sur le côté subversif de l'œuvre, qui avait d'ailleurs peut-être échappé en partie à l'auteur lui-même lorsqu'il avait publié la première partie. La seconde partie du roman, parue dix ans plus tard, rend ce côté absolument évident, précisément en montrant Don Quichotte confronté avec son mythe. Ces personnages que rencontre le héros, et qui ont lu la première partie de l'œuvre, renvoient au chevalier une image qui, puisqu'elle est figée, rend possible la neutralisation de cette passion sans mesure qui anime Quichotte. Les très manipulateurs Duc et Duchesse montrent à quel point le personnage risque d'être dessaisi de lui-même, domestiqué, transformé en icône. Il ne peut l'accepter et Cervantès invite ses lecteurs à refuser cette œuvre de mort. Quichotte est et doit rester pur et révolté.

« Voici venir le saint de la justice, Don Quichotte, le plus noble des hommes et le plus simple. » André Suarès commençait par cette phrase d'une justesse parfaite un texte de 1937 consacré à Cervantès, paru dans son bel ouvrage *Trois grands vivants*. Il y affirmait, par un envoi « Pour l'Espagne » et par des déclarations explicites, sa solidarité avec ceux qui, dans la péninsule, luttaient alors contre les terribles et abjects moulins que l'on sait. Un saint, Quichotte : on ne saurait mieux dire. Et la façon dont s'exprime cette sainteté, Suarès la résumait avec une concision remarquable : « Au fond, Don Quichotte n'est jamais dupe ; mais il accepte de l'être. » Il parle à son sujet de délire ou de fureur, et il a raison. Mais il y a un mot qu'il ne faut jamais associer à Don Quichotte, et Suarès ne l'écrit jamais, c'est celui de *folie*. Quichotte est le seul en son monde à ne pas l'être (comme le prince Mychkine dans le sien). La résignation face à l'injustice, dans laquelle certains voient un signe de maturité (étrange maturité qui consiste à renoncer à ce qui fait de nous des humains !), Quichotte s'y refuse absolument. C'est là sa sagesse. Une sagesse violente et passionnée, la seule sans doute qui soit accessible aux jeunes gens. C'est cette même sagesse ardente qui anime les jeunes artistes de la Compagnie des Dramaticules. Ils portent haut, avec ce beau spectacle, la parole de Cervantès-Quichotte. Ils semblent avoir compris, avec André Suarès, que « Don Quichotte mène notre bataille. »

KARIM HAOUADEG - EUROPE - SEPTEMBRE 2016

LE FIGARO

DON QUICHOTTE, L'HOMME DE LA DRÔME

LES FÊTES NOCTURNES DE GRIGNAN CÉLÈBRENT LE ROMAN PICARESQUE DE CERVANTÈS À TRAVERS L'ADAPTATION INSPIRÉE ET AUDACIEUSE DE JÉRÉMIE LE LOUËT ET DE SA COMPAGNIE DES DRAMATICULES.

Terry Gilliam n'a pas dit son dernier mot. Au Festival de Cannes, le réalisateur de *Brazil* a annoncé qu'il repartait à l'assaut de *Don Quichotte* film maudit qui l'obsède depuis une quinzaine d'années - tout comme Orson Welles avant lui. A défaut de chef-d'œuvre, le projet a pour l'instant accouché d'un documentaire, *Lost in La Mancha*, qui raconte le fiasco du premier tournage avec Jean Rochefort et Johnny Depp dans les rôles principaux : site survolé par les F16 de l'armée de l'air américaine basée en Espagne, décor ravagé par les pluies diluviennes, double hernie discale de Rochefort... De quoi faire passer la Bérézina pour une rivière espagnole.

Le metteur en scène Jérémie Le Louët et la Compagnie des Dramaticules sont beaucoup plus sages que l'ex-Monty Python. Encore que. Pour adapter sur scène les 1500 pages du roman Miguel de Cervantès en deux heures et des poussières, il faut une bonne dose d'inconscience et d'ambition. Pour le 30^{ème} anniversaire des Fêtes nocturnes de Grignan, Le Louët, qui enfile l'armure du chevalier à la Triste figure, n'en manque pas. Il prouve aussi qu'on peut faire du cinéma au théâtre sans se ruiner. La scène installée au pied de la façade Renaissance du château de Grignan ressemble à un plateau de cinéma. Caméras, projecteurs, grue, rails de travelling... La mise en abyme n'est pas qu'un simple artifice. Elle est au cœur du livre de Cervantès. C'est pour avoir lu trop de romans de chevalerie qu'Alonso Quijano change de nom et s'invente chevalier errant, en quête de gloire et de justice, défendant les opprimés.

PANTIN MÉLANCOLIQUE.

La grande réussite de la mise en scène de Le Louët est de parvenir à dédramatiser une œuvre intimidante sans renier sa dimension mythologique. Le prologue place les acteurs dans le public ; ils harcèlent de questions Le Louët et Julien Buchy, Sancho Panza vêtu du maillot de l'Atlético Madrid, le club du peuple (et d'Antoine Griezmann). Un faux échange avec le public sur le ton de l'humour. Sur sa préparation pour le rôle, Le Louët répond : « J'ai fait un stage pour acquérir une solide maîtrise de l'espagnol du 17^{ème} siècle. Je me suis formé au maniement des armes. J'ai guerroyé contre les Turcs comme c'était l'usage (...) ».

Une fois monté sur Rossinante, son haut cheval de bois à pédales, Don Quichotte s'élance pour faire régner la justice. Il rudoie un bourgeois qui bat son valet au lieu de lui payer ses gages. Il découvre l'ingratitude des forçats qui le tabassent après avoir été libérés. « Faire du bien à de la canaille, c'est jeter de l'eau à la mer. » C'est du théâtre de tréteaux, drôle et outrancier. Les coups de bâtons sont ponctués de bruitages, comme un hommage au regretté Bud Spencer. Western spaghetti sauce cartoon, le spectacle change de couleur quand vient la nuit. L'hidalgo oisif qui se voulait « défaiseur de tort et réparateur d'iniquité » est désormais l'hôte de ses admirateurs. Le Duc et la Duchesse ont lu ses aventures du premier volume et ont bien ri. Dans cette seconde partie qui correspond au second volume (1615), écrit dix ans après le premier, Cervantès et Don Quichotte ont vieilli. Le chevalier, personnage de fiction transformé en icône ridicule par les cyniques, ne se bat plus contre les géants. C'est d'ailleurs l'écuyer Panza qui occupe le devant de la scène. Nommé gouverneur de l'île de Barataria, ledit écuyer découvre les affres du pouvoir. Le roman picaresque se fait satire politique.

Les caméras tournent et projettent en direct des images sur la façade du château. On passe de la parodie du palmarès de Cannes à l'intimité du chevalier. Le fameux épisode des moulins à vent est placé à la fin. On pense au cinéaste dépressif du *Huit et demi* de Fellini. Dans son armure de pacotille, Don Quichotte n'est plus qu'un pantin exsangue et mélancolique. Le pire est encore à venir pour le chevalier aux rêves héroïques : mourir dans son lit.

LE PARISIEN



JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

C'est toujours le même enchantement. Le bruit charmant de la fontaine. La terrasse du café et, passé un porche de pierre, le chemin avec ses roses trémières qui grimpe au château. Cinq minutes suffisent pour se poster sur le toit de Grignan, dans la Drôme, et chercher du regard, par-dessus les ondulations de lumière griffées de rouleaux de lavande, le museau du Ventoux et sa forge tranquille. C'est là qu'on fabrique les roses et les mauves du soir, et les bleus transparents qui poussent jusqu'à l'autre sommet, plus modeste certes, mais tout aussi beau, où nous sommes.

Le château de Mme de Grignan, fille de la marquise de Sévigné, est une sorte d'annexe de Versailles postée en hauteur. La marquise y venait en villégiature. Vu d'en bas, on dirait un diadème sur un front de roc. C'est là, depuis trente ans, que se donnent en plein air les Fêtes nocturnes : l'une des aventures de théâtre les plus singulières à découvrir en été, en France. Jugez plutôt : pendant près de quarante jours, une compagnie propose une création inédite. Elle est puisée dans le répertoire classique - Molière, Shakespeare, Feydeau... - à destination du plus large public, mais traitée avec noblesse et invention.

De grands metteurs en scène viennent. Des figures de la scène aussi. Philippe Torreton y a été Hamlet, Laure Marsac Maggie, dans *La Chatte sur un toit brûlant*, Béatrice Dalle y incarne Lucrece Borgia. Quels trois coups frapper pour les trente ans ? Le département de la Drôme, à l'initiative de l'événement, n'a pas souhaité « peopoliser » cet anniversaire. Livrer un grand texte, oui, mais sans autre figure de proue, cette fois, que celle d'Alonso Quijano, alias Don Quichotte, qui fit de l'écrivain Miguel de Cervantès un héros de la littérature mondiale. C'était il y a quatre cents ans, comme le temps passe vite ! A Grignan, les deux heures et quelques que dure le spectacle, il passe tout aussi vite.

MAGIE NOCTURNE.

Originnaire d'Île-de-France, la Compagnie des Dramaticules, à qui l'on doit déjà un *Richard III* et un *Ubu roi*, a enfourché ce texte ambitieux avec humour et pertinence. Jérémie Le Louët met en scène et incarne le valeureux - quoique vaguement dérangé - justicier. Julien Buchy est un excellent Sancho Panza. Sur leurs rossinantes grande nature à pédales, les deux loustics et chacun des acteurs qui les entourent captent, sourire en bandoulière, l'attention d'un public heureux de s'offrir un rattrapage express. Car si nous connaissons tous le nom de Don Quichotte, que savons-nous au fond du contenu de la pièce ? Cette année encore, 30 000 spectateurs auront goûté à la magie de ces Fêtes nocturnes. Lesquelles se prolongent autour d'un verre en compagnie des comédiens dans les jardins du château. A cette heure-là, la statue du Commandeur Ventoux s'est endormie dans la nuit. Un lustre scintillant, comme accroché au ciel, le remplace et se balance à la brise.

L'HUMANITÉ

DON QUICHOTTE, **ET MOI, ET MOI, ET MOI...**

JÉRÉMIE LE LOUËT MET EN SCÈNE DON QUICHOTTE DE CERVANTÈS, DANS SA PROPRE ADAPTATION AU CHÂTEAU DE GRIGNAN. UN MIROIR QU'IL SE TEND À LUI-MÊME...

Le livre de Cervantès, selon une enquête récente, est l'ouvrage qui a le plus marqué les Français ! On comprend pourquoi. Le chevalier « à la triste figure », pétri de romans de chevalerie, l'amoureux dont le regard fait d'une ingrate paysanne une Dulcinée, le fou qui pourfend les moulins à vent, les confondant avec des géants malfaisants, transporte ses lecteurs dans les aventures de l'imaginaire et les transforme en rêveurs d'absolu.

Le chef-d'œuvre a quatre cents ans... Mais toutes ses dents ! De quoi manquons-nous le plus, aujourd'hui, sinon d'aventures de l'imaginaire et de rêves d'absolu ? Le héros, « méprisant la fortune, gardant la tête haute », clame : « mes intentions sont pures : faire du bien à tous, du tort à personne ». Et Cervantès a créé son pendant, le sage Sancho, comme si le peuple, ayant appris à se méfier de l'exaltation, devait lui coller aux basques.

UN PUBLIC QUI AIME QU'ON L'AMUSE, QUI ADORE RIRE ET APPLAUDIR.

Curieusement, le fantôme de la chevalerie, dont le Quichotte est un halluciné, plane sur l'histoire contemporaine. Dans le *Manifeste du Parti communiste* de 1848, Marx et Engels voient, avec l'avènement de la bourgeoisie, selon une métaphore célèbre, les serments les plus sacrés noyés dans les eaux glacées du calcul égoïste. Deux siècles et demi plus tard, dans un commentaire du spectacle de Grignan, un universitaire, Jean Delabroy, retourne le gant : « Nous avons grâce à cet homme-archive le temps de comprendre que son absurde « chevalerie », cette chose définitivement disparue et anachronique dans le présent, devrait être la chose à venir, si nous tenions si peu que ce soit à ce qu'un futur prenne forme. » Quichotte, « c'est notre homme ».

C'est, visiblement, le sens du spectacle de Grignan : soyez des Quichotte ! Faites du bien à tous, du tort à personne ! Louable intention, s'il en est, qui touche profondément un public lassé du cynisme ambiant. Jérémie Le Louët, qui titre son commentaire « Un prophète de la subversion », en fait, à plusieurs reprises, des exordes d'actualité. Le problème est d'avoir doublé ce donquichottisme d'époque, à la Cervantès, et ce donquichottisme des élans d'aujourd'hui, d'un donquichottisme de la scène, à l'abordage de ses moulins à vent.

Le public de Grignan, comme le souligne son directeur, Florent Turello, est « un public très bienveillant, qui accueille chaque proposition avec curiosité et enthousiasme ». Il aime qu'on l'amuse, il adore rire, applaudir, et il ne s'en est pas privé pour le *Tartuffe* de Brigitte Jaques ou les Feydeau de Didier Bezace. Jérémie Le Louët force, un peu, et même parfois un peu beaucoup, le « populaire », en sollicitant l'éclat de rire puisé aux trucs et aux facéties des shows télévisés que le recours à la vidéo du spectacle facilite. Jusqu'à être rattrapé par un gag : on fait recouvrir par les spectateurs leurs propres visages par une image de mouton. Et, bien sûr, jouant le « jeu », ce public se mit à bêler. Pourquoi pas si on veut y voir une dénonciation ? Hélas, dans cette accumulation de familiarités pour télé-réalité, de trouvailles, dans ce « je suis Quichotte » du demiurge, Cervantès, même adapté, se perd. Dommage.

CHARLES SILVESTRE - L'HUMANITÉ - AOÛT 2016

TIME OUT

LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES ADAPTE AVEC INTELLIGENCE ET HUMOUR LE ROMAN FLEUVE DE MIGUEL DE CERVANTÈS

A force de se confronter aux monstres sacrés de la littérature, le metteur en scène et comédien Jérémie Le Louët n'a plus peur de rien. Surtout pas d'interroger l'institution théâtrale et le rôle des spectateurs, qui avant de s'installer pour voir sa dernière création se voit distribuer des feuilles sur lesquelles figurent des têtes de moutons. Moutons aux traits naïfs et bienveillants certes, mais moutons néanmoins. Peut-on assister passivement à un *Don Quichotte* de deux heures, surtout s'il est créé par une compagnie spécialisée dans la confrontation avec les monstres sacrés de la littérature ? Sans doute pas, mais la question mérite d'être posée.

Ne serait-ce que pour introduire la mise en abyme et les nombreuses adresses au public qui rythment la dernière création des Dramaticules. De chants à l'inspiration brechtienne et de vidéos. D'une grande liberté, cette adaptation du fameux roman de Miguel de Cervantès (1547-1616) est une incitation à la réflexion autant qu'une histoire de chevalier fou.

Après le *Macbett* de Ionesco, le *Richard III* de Shakespeare, *Le Horla* de Maupassant, *Ubu roi* d'Alfred Jarry et un heureux détour du côté de l'écriture collective avec *Affreux, bêtes et pédants* (2014), une satire de la vie culturelle française, Jérémie Le Louët poursuit avec ce *Don Quichotte* son exploration du rapport entre pouvoir et folie entamée il y a dix ans. Comme à son habitude, il incarne pour cela le personnage principal. Ou plutôt ce qu'il en reste, dans un contexte de crise du spectacle vivant et des idéaux.

Après un simulacre de conférence publique sur le projet *Don Quichotte*, où il répond de manière laconique aux comédiens dispersés parmi les spectateurs, le directeur de la compagnie ne perd jamais tout à fait son air ahuri. Derrière les piteux exploits de son protagoniste, Jérémie Le Louët laisse transparaître le doute de l'artiste. Sa peur de ne pas être à la hauteur de l'œuvre que Orson Welles et Terry Gilliam ont échoué à adapter au cinéma, et de mettre en danger l'avenir économique de la compagnie. Dans le rôle de Sancho Panza, le facétieux Julien Buchy adopte le même type de jeu, comme les cinq autres comédiens qui interprètent tous plusieurs personnages. Avec énergie et précision dans l'art du ridicule doublé d'un soupçon de pathétique. En plus d'être un subtil ressort comique, cette ambiguïté prolonge la dimension critique portée par la mise en abyme.

L'été dernier devant la superbe façade du château de Grignan (Drôme provençale), lors des Fêtes nocturnes où il a été créé, le mélange d'artisanal et de technique de ce *Don Quichotte* a fait sensation. Loin de toute tentative de reconstitution historique, Jérémie Le Louët opte pour une scénographie hybride. Un lieu fait de bric et de broc, où un cheval de bois à pédales et un âne du même acabit se baladent dans des paysages en carton-pâte, entre des caméras et quelques projections vidéo. Les aventures de Don Quichotte et de Sancho Panza y apparaissent comme des chefs d'œuvre d'absurde auxquels il vaut mieux ne pas croire pour que la magie opère.

Dans un monde devenu hermétique à ce type de vie et de figure, chaque aventure du dernier des chevaliers errants est un effort de l'imaginaire contre un réel triste et intolérant. Le *Don Quichotte* des Dramaticules est traversé par une réflexion sur la foi. « Don Quichotte voit dans les romans de chevalerie un nouvel Évangile. Il en fait sa religion, une religion dont il est le dernier prophète. Dans un siècle et un pays où la religion est si puissante et si violente, le personnage créé par Cervantès est une vraie bombe de subversion », dit Jérémie Le Louët dans un entretien publié dans *L'Avant-scène théâtre* (n°1403). Son travail nous en convainc.

UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE

Drôlement culotté et sacrément intelligent ! *Don Quichotte* par Jérémie Le Louët c'est une formidable machine théâtrale. Sans trahir Cervantès mais en prenant avec malignité des chemins de traverses originaux et non dénués d'à-propos. Devant l'énormité de la tâche, adapter ce roman fleuve, ce monstre littéraire, pour la scène, le metteur en scène élague, tranche, coupe, improvise, ajoute, ose. Ose. Ce qui importe c'est le rapport constant entre la réalité et la fiction. La friction entre les deux. Les étincelles qui peuvent en jaillir. Audacieux et bravache, voire crâne, pari (réussi) de trahir Cervantès, en apparence du moins, pour mieux en rendre le suc. A savoir l'imaginaire, le frottement entre réalité et fiction, clé de ce roman foisonnant et baroque. Une mise en abyme, un jeu littéraire formidable et pour Jérémie Le Louët une métaphore théâtrale ad hoc. Tout est faux sur le plateau et pourtant tout est vrai. C'est une troupe au travail, entre carton-pâte et vidéo, sur ce plateau métamorphosé en studio de cinéma. Réalité d'une compagnie, réalité d'une représentation qui font d'un roman, une fiction, une expérimentation audacieuse sur l'illusion, un chantier ouvert. Prendre des vessies pour des lanternes n'est pas ici une simple expression. C'est un art. L'art du théâtre. Entre grandeur et misérabilisme. C'est au même titre que *Don Quichotte* chargeant les moulins qu'il voit pour des géants, transformer la réalité et signer aussi sa folie et son échec. C'est d'ailleurs une des plus belles scènes, dans son inachèvement volontaire et brutal – il fallait oser au regard de ce chapitre emblématique – acmé d'une adaptation impossible en vérité, qui signe l'ambition de ce projet portant en lui et sa réussite et son revers... Ce n'est pas le moindre des paradoxes de cette mise en scène toujours en équilibre par ses mises en abyme constantes, ses regards en perspectives changeantes, ses trompes l'œil audacieux, ces grands écarts de jeux. Avec la mort de *Don Quichotte*, Jérémie Le Louët à dessein brouille les cartes, les redistribue, joue le jeu pour mieux s'en jouer, le détourner. Lui même, metteur en scène et comédien glissant imperceptiblement dans ce rêve fou d'incarner et de mettre en scène *Don Quichotte* finit, ou semble finir, par devenir celui qu'il incarne. Et condamner les romans de chevalerie c'est condamner aussi le théâtre qui mène le metteur en scène à sa perte sitôt les yeux décillés. Retour à la réalité. Mise en abyme toujours. *Don Quichotte* métaphore de tout metteur en scène, il fallait y penser.

Au demeurant c'est fait avec beaucoup d'humour et de distance heureuse. On rit beaucoup. C'est du vrai théâtre populaire, ce n'est pas un mot grossier, ou l'envers du décor mis à nu, dénoncé, intègre également le public, loin d'être dupe, jouant lui aussi et formidablement son rôle. Jusqu'à se métamorphoser docilement en troupeau de mouton. (Non, là, pas de métaphore). La première scène, que nous ne dévoilerons pas ici, drôle et inattendue, passée la surprise où mon voisin inquiet d'emblée demandait à sa femme si cela était réellement commencé, est une mise en bouche hilarante qui avec fausse immodestie assumée donne la clef de ce *Don Quichotte*, de cette mise en scène qui s'interroge sur elle-même sans oublier jamais la dimension fortement théâtrale de son sujet. Une première scène qui avec beaucoup d'habileté et de rouerie nous fait basculer à la fois dans le roman et dans son adaptation. Mais nous sommes au théâtre, toujours et formidablement. Et puis il y a cette façade du château de Grignan partie intégrante de cette scénographie qui participe de ce jeu entre la réalité et la fiction puisque dit-on, la scène deux – complètement incongrue et drolatique – nous l'apprend, Cervantès y résida, écrivant là, entre autre, le chapitre des moulins. Jérémie Le Louët en tire une partie lui permettant de jouer à la fois sur l'espace et sur la proximité, gros plans sur les acteurs ou paysages mouvants projetés sur les murs sans en abuser, Jérémie Le Louët évite l'écrasement d'un tel monument. Ce *Don Quichotte* est une belle réussite dans sa théâtralité affichée, ses contradictions affirmées et sa fragilité assumée qui doit aussi aux acteurs et à leur engagement, à leur folie. C'est une véritable troupe unie autour de ce projet défendu avec talent et un goût bravache et certain pour le jeu et la création...

LES TROIS COUPS

Le journal quotidien du spectacle vivant



JONATHAN FRAJENBERG, ANTHONY COURRET, DOMINIQUE MASSAT, JULIEN BUCHY ET JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

LE SPECTACLE CRÉÉ CET ÉTÉ AU CHÂTEAU DE GRIGNAN PAR JÉRÉMIE LE LOUËT ET SA COMPAGNIE DES DRAMATICULES, ARRIVE À PARIS AU TRIPLE GALOP ET MÉRITE UN TRIPLE OLÉ !

Vous êtes peut-être comme moi : vous n'aviez pas lu Cervantès et vous vous en passiez très bien. C'est bon, on les connaît par cœur, les trois ou quatre clichés sur le fameux hidalgo de La Mancha. Ses délirantes de nobliau qui a lu trop de romans et se prend pour un preux chevalier. Ses combats pathétiques contre les moulins à vent et les troupeaux de moutons. Son amour tout platonique pour la belle Dulcinée du Toboso. Sa silhouette efflanquée, juchée sur une vieille carne, côtoyant celle, pansue, de Panza sur son âne. Bien loin de notre actualité, tout cela... En quoi les errances de ce duo d'un autre temps nous concernent-elles, en cet automne 2016 qui n'est, à la fin, qu'un tas de feuilles mortes, de feuilles d'impôt, de vagues d'attentats et de campagnes électorales ? Bref, la chevalerie présente-t-elle un quelconque intérêt pour nous ?

C'est exactement la question que se posent les comédiens dans le premier quart d'heure du spectacle. Le procédé n'est pas inédit de la mise en abyme qui permet de prendre du recul sur le texte en mettant du théâtre dans le théâtre. Ce qui est neuf ici, c'est la manière d'organiser la moquerie. À commencer par une réjouissante satire de la mise en abyme. À travers son personnage de metteur en scène dépressif et bipolaire, Jérémie Le Louët inaugure deux heures de sarcasmes sur certaines dramaturgies contemporaines « qui pensent ». Du questionnement prétentieux aux gadgets techniques sans nécessité (vidéo redondante, interactivité avec le public, changements à vue désordonnés), en passant par les dénonciations bien-pensantes à deux balles, rien ne ressort indemne des pompeuses prestations prétendant « revisiter un classique de manière déjantée ». Rossé par les Dramaticules, c'est le théâtre actuel qui apparaît comme poussiéreux, à force de vouloir faire moderne. Et, par contraste, on se surprend à écouter les tirades lyrico-désuètes de ce bon vieux Cervantès comme quelque chose de frais et d'inconnu.

LES SEPT DONS DU QUICHOTTE.

Comme les sept dons de l'esprit, il y a au moins sept talents à l'œuvre chez les Dramaticules, association de gens doués en bande organisée. Don de la lumière d'abord avec un réglage chirurgical des éclairages par Thomas Chrétien, capable de sculpter les visages au scalpel. Don de la construction ensuite, dans les abracadabrants décors mobiles de Blandine Vieillot qui produit, à moindre coût, une splendide satire des pièces à machines du 17^{ème} siècle. Don du son : Simon Denis mixe les extraits de partitions classiques, les voix off, les bruitages et les effets spéciaux avec une virtuosité qui promène l'auditeur, en un va-et-vient permanent, du réel à la fiction et retour. Don de la couture avec une mention spéciale pour l'habit de lumière du héros, sur lequel la costumière Barbara Gassier et sa couturière Lydie Lalaux ont dû casser autant d'aiguilles que Don Quichotte brise de lances. Don de la voix chez l'éblouissante Dominique Massat : son timbre passe du rauque de l'incantation au rire suraigu à la Jean Dujardin avec une étonnante agilité. Don de la mimique chez Jérémie Le Louët qui utilise ses yeux et ses rides d'expression comme d'autres utilisent des balles en cuir pour jongler. Don de la mise en scène enfin et bien sûr, puisqu'on l'aura compris, tout ceci est dirigé de main de maître, au chausse-pied, à la seconde près, en une chorégraphie d'ensemble qui ne laisse pas un instant au spectateur pour souffler.

Sous la grosse farce qui aurait pu tourner au vulgaire se cachent quelques pépites d'émotion intense. Je n'avais rien compris du tout, en fait. Don Quichotte n'est pas un vrai-faux chevalier, c'est l'incarnation de ce que notre société appelle un loser. Il croit qu'on peut combattre l'injustice et ne parvient qu'à l'aggraver, qu'on peut déclamer son amour et ne réussit qu'à faire bâiller. Il est inefficace, improductif : c'est l'archétype de l'incapable social. Voir un imbécile se faire rouer de coups est un des ressorts du comique, et l'on rit beaucoup à ce spectacle. À un seul moment pourtant, dans lequel j'ai vu l'acmé de ce parcours du combattant, le rire devient grinçant. C'est le hurlement final du malheureux hidalgo à l'adresse du public : « Y a-t-il un seul d'entre vous qui soit encore capable de se battre pour quelque chose ? ». Tiens donc. Comme il est d'actualité, soudain, Cervantès ! Voici un spectacle qui donne envie de se précipiter, pour de vrai et sans rire, sur un livre qu'on n'aurait jamais eu l'idée d'aller ouvrir de son plein gré. C'est une merveilleuse explication de texte ce qui, en soi, mérite déjà le déplacement. Mais en attendant, quelle partie de plaisir.

ÉLISABETH HENNEBERT - LESTROISCOUPS.COM - SEPTEMBRE 2016

LE MONDE



JÉRÉMIE LE LOUËT ET JULIEN BUCHY © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

LE SOUFFLE DE CERVANTÈS ASSOCIÉ À CELUI DU MISTRAL A FAIT MERVEILLE CE SAMEDI 6 AOÛT 2016 AU CHÂTEAU DE GRIGNAN

Invoqué par la dynamique troupe des Dramaticules adlatrice de son inénarrable roman de 1500 pages, Don Quichotte de la Manche, il s'est fort bien retrouvé dans l'adaptation chevaleresque de Jérémie Le Louët.

Le public est naturellement estomaqué par les mésaventures de Don Quichotte qui, en grand défenseur des opprimés, pourrait faire figure d'un missionnaire humanitaire ainsi que sa chaste dulcinée.

Bien qu'il s'agisse avant tout de divertir grâce à une mise en scène festive, un brin foutraque mais fort bien rythmée, le valeureux Don Quichotte incarné par Jérémie Le Louët profite de son passage au 21^{ème} siècle pour faire éclater son indignation viscérale contre la mauvaiseté du genre humain.

Indignation qui prête à rire mais qui interpelle néanmoins le public qui réagit de bon cœur aux exhortations de ce chevalier excentrique mais touchant.

Sortir des sentiers battus, s'attaquer aux esprits terre à terre que Sancho Panza représente, se moquer du monde, ecclésiastes, nobles, bergers, et même malheureux, les faire se rencontrer au point culminant de leurs excès, pour livrer sa vision humaniste, voilà l'entreprise phénoménale de Cervantès qui, rappelons-le, a eu une existence très mouvementée. Son personnage Don Quichotte sort véritablement de ses tripes.

La vie semble ne pas vouloir prendre au sérieux tous ces échantillons de la nature humaine, des fétus de paille dans l'univers en quelque sorte. Comment dès lors leur reprocher de se nourrir d'illusions.

Au théâtre, c'est la force de l'illusion qui prévaut, une illusion aux multiples phares, magie, vidéo, cirque, musique et Rêve ! Don Quichotte peut bien jaillir au milieu de tous les artifices et de toutes les époques, c'est un pur, est convaincu Jérémie Le Louët.

Les personnages de Don Quichotte et Sancho Panza sont véritablement entrés dans la vie de la troupe des Dramaticules pour le bonheur du public tout à la fois ému, divertit et médusé !

LES ÉCHOS

DON QUICHOTTE FAIT BONNE FIGURE À GRIGNAN

Adapter *Don Quichotte* au cinéma apparaît déjà comme une gageure (Orson Welles et Terry Gilliam s'y sont cassé les dents). En faire une pièce de théâtre est un projet tout aussi périlleux, défendu avec courage par Jérémie Le Louët et sa Compagnie des Dramaticules pour le 30^{ème} anniversaire des Fêtes nocturnes de Grignan. Comment ne pas se noyer dans le roman-fleuve de Cervantès ? Comment ne pas le transformer en un tableau vivant kitsch ? Comment en restituer l'esprit frondeur ?

Avec une troupe soudée et inventive (six comédiens seulement), un sens aigu de la débrouille, de la dérision et de l'épique, le metteur en scène a su relever le gant. Le spectacle, encore vert, est sans doute un peu lent à démarrer. S'il installe d'emblée un décalage bienvenu, le prologue, façon « rencontre avec la salle » est trop bavard, pas assez explosif. Dans les premières scènes, on redoute un simple pastiche de l'œuvre à la Monty Python. Mais, peu à peu, le patchwork théâtral prend forme et l'on est emporté par ce fleuve intranquille d'un peu plus de deux heures. Dans un décor de plateau de cinéma, les six acteurs se démultiplient, passent de la réalité au conte sans crier gare, avec une utilisation astucieuse de la vidéo (projetée sur la façade du château). Le Louët négocie bien les morceaux de bravoure et crée des images chocs (Don Quichotte et Sancho Panza sur leurs coursiers à pédales, la bataille contre les géants en habit de lumière, une parodie cinglante des Molières). Il mixe allègrement gags et anachronismes inventés sur le plateau avec ceux imaginés par Cervantès il y a quatre siècles.

SAILLIES POLITIQUES.

Dans la deuxième partie surtout (écrite dix ans après la première 1615), où nos deux héros sont roulés dans la farine par leurs « fans », le Duc et la Duchesse, la satire des récits de chevalerie vire au noir, devient une ode nostalgique aux illusions perdues. Le Louët ose alors des saillies politiques sur la faillite des gouvernements et la colère des peuples.

Nos six acteurs maîtrisent avec brio les changements de rôle et de jeu. Le duo formé par Jérémie Le Louët (Don Quichotte) et Julien Buchy (Sancho Panza) est détonnant. Tout n'est pas parfait dans ce *Don Quichotte* « in progress »... Mais le cœur et l'esprit de l'œuvre sont là. Le public de Grignan ne s'y trompe pas et salue comme il se doit, debout, ce si drôle « chevalier à la triste figure ».

FRANCE CATHOLIQUE



ANTHONY COURRET ET DOMINIQUE MASSAT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

DON QUICHOTTE DÉLIRE RÉUSSI

IL FAUT UNE BONNE INSPIRATION POUR RENDRE COMPTE DE L'UNIVERS DE *DON QUICHOTTE*, ET LE PARI EST RÉUSSI. CETTE PIÈCE PART DANS TOUS LES SENS ET ACTUALISE, L'AIR DE RIEN, LE PROPOS DE CERVANTÈS, PAR EXEMPLE EN REMPLAÇANT LES ALLUSIONS À L'ACTUALITÉ DE L'ÉPOQUE PAR DES RÉFÉRENCES À CELLE D'AUJOURD'HUI.

Le *Don Quichotte* qui s'est donné à Grignan durant tout l'été avant d'arriver à Paris constitue un délire parfaitement cohérent : sur une scène représentant un plateau de tournage, un Don Quichotte en cotte de maille et un Sancho Panza en tricot de corps sont assis à une table en train de débattre avec le public au sujet du choix de la pièce. Dans quel espace de réalité se situe-t-on – rêve éveillé ou pas, vrai débat ? – on ne le sait pas encore. Mais on rit, tant les questions et réponses sont caricaturales d'une certaine réalité, celle de ceux qui utilisent la culture pour se donner un genre savant. Et ce n'est là que la première scène de la pièce qui dure on ne sait combien de temps...

On est pris par le rythme, l'inventivité et la cohérence de la mise en scène, et ça c'est là le meilleur point. Il en effet facile d'émailler une pièce de saillies ou de la faire tourner en eau de boudin à force de dérapages de moins en moins contrôlés. Mais partir en vrille et contrôler si bien la figure qu'on en épate la galerie et évite de percuter la planète n'est pas à la portée du premier venu. C'est ce que réussit ici Jérémie Le Louët, à la fois adaptateur et metteur en scène.

On reste confondu devant l'exactitude du jeu du personnage féminin, à la fois récitante et ensemble des femmes de la pièce, y compris de l'épouse d'un comte qui invite Don Quichotte à dîner pour s'amuser de lui tout en lui conseillant de redescendre sur terre.

Les ouvertures de Rossini soulignent bien le côté brillant mais artificiel du monde dans lequel vit Don Quichotte. Il y a un mélange permanent entre les personnages en tant que tels et les comédiens qui les incarnent jusqu'au dialogue entre les deux parfois, quand l'un ne commente pas ce que fait l'autre. La mise en scène joue aussi avec le genre burlesque ou les bruitages variés. Les projections de vidéos sont bien dosées.

Ce spectacle convient parfaitement à qui apprécie les dérapages qui savent flirter avec le vulgaire sans y tomber, les mondes dans lesquels l'onirisme – avoué ou non - prend le pas sur le réalisme. Ceux qui voudraient retrouver la pureté du texte de Cervantès risquent par contre d'être déçus...

LA REVUE DU SPECTACLE

DON QUICHOTTE... MERVEILLEUX ET TRIVIAL DANS UN CHAOS ÉTINCELANT D'ILLUSION ET DE RÉALITÉ

Jérémy Le Louët met en scène *Don Quichotte*. D'entrée tout est visible. La régie est à jardin. La présence de rails de travelling, d'une caméra girafe, d'un micro-perche, un bric-à-brac de décors en carton-pâte et à roulettes, les portants de vêtements... Tout est à vu.

Le spectateur ne peut ignorer qu'il se trouve dans une mise en scène contemporaine, plus précisément sur un plateau de tournage dont il vit, en effet, en direct, l'agitation, le cahot, la vitalité, les tics et les tocs. Les pitreries et les contre-pitreries.

L'action se situe dans un monde de cinéma, de ce burlesque qui lui-même doit tout au music-hall et au théâtre. Le déroulement du récit, qui dans l'original fait près de deux mille pages, est ainsi haché, tronqué. La mise en scène, dans une auto-ironie continue, à l'esprit farcesque évident, plonge le spectateur dans une bien belle mise en abyme.

Il y a la conférence de presse désastreuse, l'interviewé médiocre et vaniteux, la direction d'acteur tâtonnante, la remise d'un prix de la profession. Les scènes mal réglées, bricolées, les ratages, déconstruisent toute illusion et élaborent comme une critique de la société du spectacle qui dévore ses enfants.

Mais force du Théâtre, Art de tous les arts, jaillit, dans une trajectoire rigoureuse, comme un phénix, l'histoire du chevalier à la triste figure.

Celle d'un certain Quijada ou Quesada ? Ou bien Quijana ? Ou plutôt Alonso Quijano le Bon, robuste hidalgo, communément appelé Don Quichotte, « dont la mort ne put triompher de sa vie lors de son trépas, [...] tirant son crédit et sa gloire de mourir sage et vivre fou ».

L'aventure tourne en rond mais d'épisodes en épisodes, portée par la vitalité des comédiens, elle prend l'allure d'une épopée de chevaliers errants. Don Quichotte envahit, par surprises successives, l'espace et le temps de la représentation, et avec lui tous ses avatars. Le chevalier au casque de plat de barbier revêt le heaume et la cotte de mailles qui jette des éclairs. Qu'il soit Roland, Amadis ou Siegfried. À cet égard, la scène des moulins (des géants) (qu'il faut savoir ne pas décrire) est une apothéose.

Le merveilleux et le trivial se heurtent dans le chaos étincelant de l'illusion et de la réalité. Tant et tant qu'à la fin homme à la triste figure et chevalier de rêve tout à la fois, Don Quichotte devient une Légende Vivante, rattrapée (au grand étonnement de la personne) par la réalité de sa propre fiction.

Légende certes jouée, farcie par les puissants mais bien plus forte que la satire et la dérision qui veulent l'accabler. Car Don Quichotte court au-devant de lui-même. À la fois sujet et objet d'étonnement et d'admiration. Objet de conscience et de divertissement.

Et le spectateur, par ce qu'il est spectateur de Théâtre, se découvre compagnon d'un vagabond des chimères, d'un lecteur fou de romans de chevalerie à l'imagination elle aussi folle. Et c'est en serviteur d'un chevalier errant dans la province de la Mancha qu'il pérégrine avec plaisir dans l'espace du théâtre. Comme un certain Sancho Panza son voisin, lui aussi valet en délire et ami fidèle.

Dans cette proposition l'humour est constant, le rythme élastique et, dans son apparente trahison, la fidélité à l'œuvre est totale.

ARTISTIK REZO

TROIS CHÂTEAUX CLASSÉS MONUMENTS HISTORIQUES : GRIGNAN, SUZE-LA-ROUSSE ET AD-HÉMAR-MONTÉLIMAR. A GRIGNAN, CETTE MACHINE À REMONTER LE TEMPS, LES FÊTES NOCTURNES, INVITENT CHAQUE ANNÉE UNE COMPAGNIE DE THÉÂTRE AVEC DES TEXTES INÉDITS

Dans ce château qui domine largement cette part de Drôme provençale, les Nocturnes de Grignan s'imposent dès leur début, il y a trente ans, comme un des rendez-vous incontournables des meilleurs festivals de l'été.

Jusqu'à la fin août, c'est la fantastique aventure de *Don Quichotte* de Cervantès donnée par la compagnie Les Dramaticules, adaptée et mise en scène par Jérémie Le Louët qui est à l'honneur.

Don Quichotte se tient devant nous (Jérémie Le Louët) avec son fidèle Sancho Panza (Julien Buchy, la vraie Dulcinée (Dominique Massat), enfin tout un monde féerique joué de façon très enlevée par Anthony Courret, Jonathan Frajenberg et David Maison restituent de la plus belle manière la formidable épopée du Quichotte.

Dès le début du spectacle, un technicien invite les spectateurs à couper leur portable et leur propose de les filmer, en vrai, comme à la télé, eux qui ont pris soin de mettre un masque représentant une tête de... mouton ! Le travelling vidéo se lance dans un immense bêlement car chacun se prend au jeu et cet amphithéâtre monté devant la façade renaissance du château de Grignan résonne de la plus belle façon. Plus tard, le public reverra la scène.

Par une scénographie et une mise en scène très audacieuses truffées de merveilleuses trouvailles créatives, Jérémie Le Louët nous livre, malgré quelques flottements sans gravité, un monde fantastique et une galerie de personnages truculents qui laissent le spectateur béat quand il ne comprendra qu'au moment des saluts que cette joyeuse compagnie compte seulement six acteurs et deux comédiens-techniciens.

Pour cette performance d'acteurs, on est transporté sur un vrai plateau de tournage avec les perches, les pieds, les énormes PROJOS, les caméras articulées, les rails de travelling, la régie avec les gueulantes des techniciens et l'énervement des réalisateurs, les petits accrocs entre acteurs. Car ici on tourne un film. Ce choix artistique crée une sympathique forme de fiction à travers *Don Quichotte* et amène nos regards vers notre monde moderne.

Alonso Quijano aurait-il lu trop de romans de chevalerie ? Il change son nom pour Quichotte, décide de se faire chevalier errant et part sur les routes accompagné de son écuyer Sancho Panza, à la recherche de la gloire, défendant les opprimés, pourfendant les oppresseurs. Il est le Don Quichotte que chacun connaît, chevalier fanatisé par ses propres fantasmagories qui toutefois nous plaît car il lutte contre les injustices de ce monde avec les phrases édifiantes et le vocabulaire qui tapent juste là où il faut puisque l'arbitraire d'hier ressemble tellement aux violences d'aujourd'hui.

CHAQUE ACTEUR EST UN DON QUICHOTTE.

Le spectacle dans le spectacle fait dire au jeune metteur en scène de cette mise en abyme que « dans ce spectacle, le regard sur notre métier s'impose. Ce métier est lui-même inscrit dans ce spectacle de la désillusion où la tradition et l'expérimentation demeurent portées par les anciens. Ceux-ci rencontrent frontalement la fièvre des modernes qui se remettent ensuite eux-mêmes à leur juste place en se disant « qu'ils sont arrivés trop tard ! »

Jérémie Le Louët continue sur sa lancée : « Refaire seulement *Don Quichotte* ne fait pas une pièce de théâtre. Nous avons affaire à un texte du 17^{ème} siècle qui n'est pas aussi moderne que certains l'affirment. Pour moi, il fallait montrer ce qui a nourri le Quichotte et ne pas s'abstraire de l'histoire d'une troupe qui s'abîme dans le théâtre. Nous, pour les Dramaticules, notre compagnie, exister c'est être acteur, c'est donc croire à ce que l'on fait. On doit croire à la pulsion. Chaque acteur est un Don Quichotte. Notre spectacle raconte l'histoire d'un homme qui décide de lutter contre la médiocrité du monde, pour la transformer en une épopée fantasmagorique. C'est, je crois, la quête de tout artiste et de tout spectateur. »

LE GROTESQUE, LE PATHÉTIQUE ET LE SUBLIME.

Influencé par Fellini (*Huit et demi*), il aurait désiré réaliser lui-même un film mais il nous confie qu'il en est incapable car « faire un film inutile ne sert à rien. Je revendique l'incapacité de faire et je revendique le ratage sublime ! » (allusion aux tentatives avortées de monter *Don Quichotte* au cinéma). Dans *Quichotte* très justement, on n'est pas loin de la chute permanente au milieu des tensions de toutes sortes et la mise en scène du renoncement que nous donne Jérémie Le Louët dans des tableaux assez époustouflants ne font au final que parler d'un homme qui avait la foi et qui la perd, une histoire mélancolique somme tout assez dérisoire.

« J'aime le dérisoire, l'absurde » répond-il, le théâtre de la désillusion pour Quichotte. « Ce qui m'intéresse c'est l'endroit de l'émotion, faire qu'apparaisse le pathétique terrifiant dans la drôlerie et dans l'humour absurde. »

Borgès est son auteur préféré, lui qui dans son premier conte fantastique dévoilait son goût pour l'imposture en décrivant la vie et l'œuvre d'un écrivain français des années 1930 qu'il imaginait : Pierre Ménard. Celui-ci aurait le projet secret de réécrire le premier livre de *Don Quichotte* (1938 - Pierre Ménard, auteur du *Quichotte*).

Au centre du spectacle du bien talentueux Jérémy Le Louët, persiste la ténacité de deux aventuriers qui sont de véritables moulins à vent qui brassent de l'air. Cet univers théâtral, servi par le jusqu'au-boutisme de son adaptateur, met en relief deux époques et se nourrit de l'imagination de Quichotte, un des derniers véritables chevaliers (avec Cyrano et son Panache !). Cette joyeuse confrérie d'acteurs fidèles à la lettre et à l'esprit des 1500 pages que compte l'ouvrage de Cervantès, apporte cette ferveur et cette jeunesse qui disent l'espérance. Celle que Quichotte, ce pauvre chevalier de l'impossible rêve, avait perdue en même temps que le Graal éternel malgré les consolations empêtrées du fidèle Sancho.

KOURAN D'ART

DON LE LOUËT NOUS OFFRE UN BEAU DIVERTISSEMENT. POUR FÊTER DIGNEMENT CETTE TRENTIÈME ÉDITION DES FÊTES NOCTURNES DU CHÂTEAU DE GRIGNAN, POINT DE VEDETTE CETTE ANNÉE, MAIS UNE STAR INTERNATIONALE : DON QUICHOTTE. UN CHOIX ASSEZ LOGIQUE SOMME TOUTE, PUISQUE CETTE ANNÉE CORRESPOND AU 400^{ÈME} ANNIVERSAIRE DE LA MORT DU CRÉATEUR DU CHEVALIER À LA TRISTE FIGURE : MIGUEL CERVANTÈS

La façade renaissance du château des Adhémar en frémit encore, Jérémie Le Louët et sa troupe des Dramaticules offrent un spectacle facétieux, voire irrévérencieux mais fort divertissant aux fidèles des nuits de Grignan.

Don Quichotte, le célèbre personnage de Cervantès, est un personnage qui a dépassé son créateur, il est passé dans le langage commun, de même que Rossinante, la pauvre jument éthique du chevalier qui sert à désigner un cheval sur le retour, et Dulcinée, le nom de la dame des rêves du Chevalier, donné aux amoureuses. Il y a quelque chose en nous de Don Quichotte. Nous le connaissons même si nous n'avons pas lu le livre.

Jérémie Le Louët a fait une adaptation à sa façon. Dans un premier temps, nous assistons à une conférence car ce jeune homme intelligent et prévoyant, à décider de répondre aux questions avant qu'on les lui pose. Des comédiens éparpillés dans le public l'interrogent. Les bases sont jetées, nous n'aurons pas une adaptation fidèle et compassée. Ce *Don Quichotte* est ancré dans notre époque. S'inspirant des mésaventures de Terry Gilliam et son *Don Quichotte* jamais tourné mais dont le making off est devenu le fameux *Lost in La Mancha*. Nous avons sur le plateau une équipe de tournage. Nous assistons à une répétition, à une sorte de work in progress.

Toutes les incursions dans le présent permettent au metteur en scène, qui joue le rôle de Quichotte, d'égratigner et de régler ses comptes, sur les critiques, sur le métier. Ainsi nous avons droit, notamment à la remise du Molière, mérité et non obtenu (?). La séquence est assez drôle, mais vaine. Nous saluons une bonne maîtrise de l'utilisation de la vidéo, et surtout, cela est le plus important, une main mise sur le lieu. Tout est utilisé avec bonheur. Ici la vidéo n'est pas un gadget ou un accessoire, elle fait partie intégrante de la mise en espace.

Don Quichotte s'inspire des romans de chevalerie. Même si en 1605, le genre est un peu démodé, le succès est immédiat. *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche* est un roman d'envergure qui relate les aventures (ou plutôt les mésaventures) du chevalier à la triste mine et de son fidèle Sancho Panza, un valet de comédie, cousin ibérique de Sganarelle. L'adapter au théâtre est un travail colossal.

Dans la proposition de Jérémie Le Louët, nous comprenons fort bien l'amitié qui lie ces deux hommes dans leur errance, qu'ils nomment pour mieux s'illusionner leur quête. Sancho prévient les dangers, tente d'arranger les choses. Don Quichotte fait preuve d'un réel courage. On le prend pour un fou ou un affabulateur, mais il est parfaitement sincère. Il combat la laideur du quotidien. La fidèle Rossinante est un grand cheval monté sur roulettes et l'âne de Sancho roule de même. Dans son armure en toc, avec son plat à barbe en guise de casque Don Quichotte est un grand enfant. Avec Quichotte, Cervantès fait le constat d'un monde en mutation. Don Quichotte combat les géants, voit des dragons, il refuse le monde dans lequel il vit. Il est épris de noble sentiment, de grandeur d'âme, et cherche l'amour absolu.

La scénographie de Blandine Vieillot s'est servie du lieu. La façade renaissance devient un écran géant et tout naturellement un château-étape dans lequel notre pauvre Quichotte sera lanterné. Tout est fait pour donner du grain à moudre à l'imagination des spectateurs : énormes bottes de paille, cactus, et rochers en carton-pâte. Le parti pris de l'équipe est de ne jamais oublier que l'on est dans un registre théâtral, de trucs et d'artifices. Le public joue à l'unisson avec la troupe. Sancho, Julien Buchy est un parfait valet de comédie ; il fallait quand même oser lui mettre un maillot de foot ! Dominique Massat interprète avec beaucoup de délicatesse la femme, la princesse de conte de fées inaccessible amour du chevalier, Dulcinée. Jérémie Le Louët est un phénomène, il agace autant qu'il séduit. Ici une fois que l'on a admit que l'on voyait « son » *Don Quichotte*, on passe une agréable soirée fort divertissante.

DON QUICHOTTE À L'ABORDAGE DU CHÂTEAU DE GRIGNAN

La compagnie de Jérémie Le Louët, les Dramaticules, passe tout l'été au Château de Grignan pour présenter sa version de *Don Quichotte* de Cervantès. Un spectacle généreux, entre tradition et modernité, servi par une troupe d'acteurs excellents, avec des effets de mise en scène qui tombent parfois dans la facilité.

« Pourquoi *Don Quichotte* ? », « Comment condenser 1500 pages en deux heures ? » Ce sont des questions traditionnelles que se posent les spectateurs avant le lever de rideau. Alors Jérémie Le Louët a décidé de les poser à haute voix. Les comédiens sont mélangés au public dans les gradins et l'interpellent lors d'une séance de questions/réponses bien rodée. Il est à la table du conférencier, habillé en Don Quichotte, avec à ses côtés son fidèle Sancho, Julien Buchy. Un début sympathique qui donne le ton d'un spectacle débridé où les idées ne manquent pas. Le plateau est toujours en mouvement. Jérémie Le Louët utilise l'espace et la majesté de la façade du château de Grignan comme on l'a rarement vu ces dernières années.

Cette version de *Don Quichotte* est un hommage à la littérature chevaleresque, avec un goût affirmé pour le burlesque. Il y a un côté Monty Python, un zeste de BD et de Tex Avery. Quichotte pédale sur un cheval à roulettes, Sancho sur un âne à roulettes. On déplace des éléments de décor peints en carton-pâte : des bottes de foin, des cactus, un rocher. La mise en scène oscille entre le côté artisanal du théâtre et les gros moyens techniques. Il y a trois caméras sur le plateau dont une sur un bras articulé.

Jérémie Le Louët joue à fond sur le divertissement mais aussi sur le théâtre en construction. L'œuvre de Cervantès est tellement immense, qu'elle permet de tout oser. Il réussit là où Orson Welles et Terry Gilliam ont échoué. C'est un exploit. Le côté Grand Guignol lui permet cette liberté. Il tombe parfois dans la facilité et tire de grosses ficelles lorsqu'il sollicite le public qui scande debout comme un seul homme : « On n'est pas des moutons, on est colère ! ».

Le metteur en scène règle aussi ses comptes avec la profession et s'attribue le Molière du meilleur spectacle pour dénoncer la vacuité de la cérémonie. Il philosophe sur l'état du Monde pour donner au roman de Cervantès une dimension universelle. Si on fait la fine bouche par moment sur quelques effets de mise en scène, en revanche il hisse la direction d'acteur à un très haut niveau. Ils sont tous géniaux – et l'on peut ajouter Thomas Chrétien à la lumière et Simon Denis au son dont le travail participe à la dramaturgie.

Mais la très grande révélation du spectacle est la seule comédienne de la distribution : Dominique Massat. Quelle présence, quelle voix ! Elle était Mère Ubu dans la précédente production des Dramaticules, elle a aussi travaillé sur le *Hamlet* d'Igor Mendjicky. Une comédienne à suivre.

REG'ARTS



DAVID MAISON ET ANTHONY COURRET © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

APRÈS GRIGNAN, VOICI LE *DON QUICHOTTE DES DRAMATICULES EN INTÉRIEUR*, SUR LE PLATEAU DU THÉÂTRE 13

Curieux spectacle en vérité, déroutant, fascinant dans ses trouvailles et sa technique au cordeau, agaçant parfois quand la mise en abyme paraît tourner un peu en rond, mais qui parvient simultanément et ce n'est pas son plus mince exploit, à respecter et trahir l'œuvre originale.

Car si Jérémie Le Louët s'écarte du modèle, piochant de ci de là dans l'œuvre pour mieux illustrer son propos, c'est finalement le sens même que lui avait donné Cervantès qui est ici considéré, et on y retrouve davantage l'esprit que l'histoire elle-même, cette folie qui transforme la réalité et qui est l'essence même du théâtre.

Une illusion que le metteur en scène et sa troupe de fidèles prennent à bras le corps, n'épargnant pas le spectateur qui se trouve perdu devant ce Cervantès mâtiné de Monty Python, cette version décousue où s'entremêlent fiction et réalité, morceaux de bravoure détournés, inventions géniales et d'autres cent fois vues, mélange de carton-pâte et de moyens techniques impressionnants, imagination débridée et grosses ficelles, des cris et des chuchotements, une bande son très travaillée avec de la musique classique en clin d'œil, discours engagés et tirades chevaleresques, chevalier à la triste figure transformé en boule à facettes, une conférence de presse et une interview entre deux scènes épiques, bref un immense canular fourre-tout qui frôle le génie et nous fait osciller sans cesse entre l'admiration et l'incompréhension, mais qui ne peut laisser indifférent.

NICOLE BOURBON - REG'ARTS - SEPTEMBRE 2016

LA LETTRE DU SNES

DON QUICHOTTE JUSQU'AU 9 OCTOBRE AU THÉÂTRE 13

Alonso Quijano a lu trop de romans de chevalerie. Son imagination s'envole et il se fait chevalier errant, partant sur les routes en quête de justice et de gloire, chevauchant sa fidèle Rossinante et accompagné de son écuyer Sancho Panza. Tandis que Sancho reste ancré dans la réalité, Don Quichotte rêve, embellit la réalité et attribue ses échecs à des ensorcellements.

Que faire au théâtre de ce roman complexe, plein des péripéties des romans de chevalerie, mais considéré aussi comme le premier roman moderne car l'auteur s'introduit dans le texte, et y utilise avec un art consommé la mise en abyme ?

Il existe plusieurs façons de faire une adaptation, une fidèle au texte, à la scène près, et une qui s'intéresse à l'esprit du texte, à ce qui est derrière la narration et c'est celle-là que choisit Jérémie Le Louët. On va donc retrouver dans son *Don Quichotte* des épisodes du roman (le valet impayé, la libération des forçats, le combat contre les géants-moulins à vent, etc..), mais ce n'est pas l'essentiel. Dans son adaptation tout est mise en abyme. Cervantès jouait avec le lecteur. L'histoire qu'il racontait était présentée comme vraie alors que son conteur était lui-même un personnage de fiction, il intervenait même dans le roman en tant qu'auteur. Ce jeu entre le fantasme et le réel, entre le souvenir et le rêve on le trouve chez de grands auteurs de théâtre. Jérémie Le Louët dit « La force du théâtre se trouve dans ces instants de trouble où la fiction et la réalité deviennent une seule et même chose, où les personnages sont des acteurs qui jouent des personnages devant un public qui joue le jeu de la représentation »

La scène se présente comme un plateau de tournage où se créent le vrai, le faux, l'artifice, le rêve. La satire est toujours présente comme dans le roman. Le faux est bien visible : le cheval de Don Quichotte est un grand cheval à roulettes, tout comme le petit âne de Sancho. Cervantès jouait avec son lecteur, Jérémie Le Louët joue lui avec le spectateur. Dès le début il lui demande de prendre parti et c'est sur l'écran vidéo que les spectateurs se découvrent avec un visage de mouton pour la séquence des bergers. À la fin Don Quichotte annonce au public la séquence tant attendue du combat contre les moulins à vent et c'est un Don Quichotte en armure faite d'éclats de métal brillant, sous une lumière éblouissante façon discothèque, qui mène le combat. Tout est illusion et l'illusion est démontée. Les vidéos ne sont jamais redondantes, elles permettent de grossir le trait, de déformer et la musique contribue aussi à la dimension satyrique de l'ensemble. Les acteurs entrent complètement dans l'esprit du projet. Jérémie Le Louët est Don Quichotte, à la fois touchant avec ses rêves de justice et de gloire et ridicule dans son déni de réalité, mais il est aussi Jérémie le metteur en scène. Julien Buchy se dédouble lui aussi, il est l'acteur Julien et Sancho.

Jusqu'au bout on est dans la moquerie, la satire mais c'est aussi une merveilleuse déclaration d'amour au théâtre et une superbe démonstration de son pouvoir. On pouvait craindre le pire d'une adaptation de *Don Quichotte* et on en sort conquis et admiratif.

THÉÂTRORAMA

C'est une gageure de monter *Don Quichotte*. Tout comme *Macbeth* – et même s'il ne s'agit pas là d'une pièce de théâtre – le roman de Miguel de Cervantès est associé à une légende noire : il serait impossible de l'adapter sur scène comme au cinéma. On se souvient des échecs retentissants d'Orson Welles comme de Terry Gilliam, par exemple. Le metteur en scène Jérémie Le Louët et la troupe des Dramaticules ont décidé de partir – avec humour – d'un constat d'échec avant même de commencer le travail. Ils ont ainsi pu développer leur théâtre fait d'allers-retours entre le réel et l'imaginaire. En quelque sorte, ils ont décidé de tourner par anticipation leur *Lost in La Mancha*. Et c'est très réussi.

Et si c'était cela, finalement, la solution à l'adaptation de ce roman ? L'œuvre de Cervantès ne parle-t-elle pas d'un rêve voué à l'échec ? Ne parle-t-elle pas de faux-semblants, de croyances, de la puissance de l'imaginaire qui se heurte au mur de la vie ? Ne parle-t-elle pas de l'obstination du créateur de fables et du défi qu'il jette à la face de la réalité ?

Jérémie Le Louët a tenté ce pari – risqué, car susceptible d'être taxé de facilité – de se mettre en scène lui-même dans son propre rôle et d'associer la figure du directeur de troupe au héros quichottesque. Le début laisse craindre une certaine complaisance, on ne comprend pas où va cette mise en abyme ni ce qu'elle veut nous dire. On peut craindre parfois que le metteur en scène croit sérieusement à son propre discours, et que *Don Quichotte* menace de lui faire vraiment perdre la raison et la mesure...

DON QUICHOTTE ET DÉMESURE.

Las, c'est compter sans l'intelligence de ce metteur en scène, qui amène toujours l'humour au jusqu'à son point de basculement. Par la puissance et la jubilation du théâtre – pris à bras le corps – il pousse jusqu'au grotesque les tentatives égotiques de s'approprier la légende. Ça parle de l'hybris sans jamais y tomber, ça flirte avec le danger de passer soi-même pour démesuré, mais ça prend en retour la mesure de l'ambition folle qui est celle de faire du théâtre. Et cet amour des possibilités scéniques développées sans relâche nous embarque dans sa magie. Le théâtre est présent dans tout ce qu'il peut avoir à la fois de grandiose et de dérisoire. Le théâtre mais aussi le cinéma.

La vidéo, très présente, surajoute à la démesure des rêves de Don Quichotte. Elle se fait miroir, loupe grossissante ou déformante. Elle joue parfaitement sa partition. Des décors en carton deviennent des paysages espagnols, les scènes de confidences se font érotiques, les acteurs dépenaillés évoluent dans des décors de palais qui rappellent les images de films de cape et d'épée.

La magie opère. Les allers-retours entre le réel et l'imaginaire finissent par nous faire perdre les repères de la fiction et s'estomper les frontières habituelles du réel. Nous voilà dans la tête de ce Don Quichotte, à vivre son expérience et sa folie. Mais ce qui se cache au-delà, c'est un sentiment oublié, un ressenti précieux comme l'or trouvé dans une caverne de pirates. Nous renouons avec le sentiment de l'enfance, de ce temps béni où l'on jouait pour de vrai et où tout était possible. Nous étions alors, insoucians, les héros de notre propre fiction, les redresseurs de tort, les sauveurs du monde, jusqu'à ce que la vie nous apprenne d'autres manières de jouer.

TOUTE LA CULTURE



JÉRÉMIE LE LOUËT ET JULIEN BUCHY © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Ce *Don Quichotte* est un hommage à la littérature chevaleresque, avec un goût prononcé pour le burlesque. Il y a un côté Monty Python, un zeste de BD et de Tex Avery. Quichotte pédale sur un cheval à roulettes, Sancho Panza sur un âne à roulettes. On déplace des éléments de décor peints en carton-pâte ; des bottes de foin, des cactus, un rocher. La régie est sur scène. La vidéo fait partie du spectacle. L'action se situe sur un plateau de tournage de film. Une troupe de comédiens s'attelle au projet d'une représentation théâtrale des deux tomes du roman de Cervantès.

En prenant ce parti de mise en abyme le spectacle devient un spectacle à strates avec autant de niveaux que de raisons de s'émerveiller et de rire. Surtout Jérémie Le Louët se risque à violenter la chose la plus aiguë de l'art dramatique. Au théâtre tout le monde ment, les acteurs qui jouent les rôles et le public qui de (mauvaise) foi semble y croire. Le quatrième mur assure la déréalisation des interprètes, garantit notre foi en tous ces faux personnages. Au théâtre, pour escamoter le mensonge, les répétitions sont secrètes, ne sont pas autorisées au public et seule la représentation est ouverte. Le Louët casse chacune de ces règles et conventions, les acteurs quittent parfois leur personnage, se débriefent entre les scènes, un dragon entre par la salle, des personnages assis au milieu du public interprètent des journalistes de théâtre. Tout est autorisé même l'ultime dans une fantaisie joyeuse et nous devenons des enfants trépignant en attente du prochain rebondissement.

Ce propos est soutenu par les talents des acteurs comme les voix plurielles de Jérémie Le Louët, la plasticité du jeu de Jonathan Frajenberg ou la présence physique de Dominique Massat.

Le propos est aussi soutenu, amplifié même au degré ultime du travail de déconstruction joyeuse. Louis Jouvet a écrit que si au théâtre tout le monde ment, le texte, écrit hors champ de la représentation ne peut mentir. Lui seul tient. Sauf que Le Louët nous fait écrire un bout du texte en début de pièce. Une séquence vidéo captée en début (ou était-ce avant ?) de la représentation et engageant le public est intégrée plus tard à la pièce ; il y a alors un renversement de l'ensemble du Lego symbolique habituel de l'art dramatique. C'est jubilatoire.

On ne sera manifestement pas venus pour rien.

THEATREACTU.COM

LE FOU, LE HÉROS ET L'ARTISTE : LA PLURALITÉ DU MYTHE

Sur une scène employée comme plateau de tournage – décors et costumes de tous côtés, marquages au sol, caméras et rails de travelling apparents – la Compagnie des Dramaticules nous livre une adaptation aussi riche qu'inédite de l'œuvre de Cervantès.

Dans un esprit similaire à celui de leur précédent *Ubu roi*, il semble que nous assistions ici à un méticuleux travail de construction-déconstruction du mythe de *Don Quichotte*, à la fois fidèle et irrévérencieux, satirique et poignant, comique et tragique. Jérémie Le Louët utilise tous les ressorts de l'écriture même de Cervantès ainsi que toute la machinerie théâtrale à sa disposition pour instituer un rapport trouble au temps et à la représentation. Le spectateur est ainsi d'autant plus saisi que l'immédiateté de la représentation est sans cesse rappelée, l'illusion théâtrale sans cesse brisée par un retour brutal à la réalité la plus directe : celui des acteurs répétant un rôle, sur un plateau-fouillis où les décors de carton-pâte semblent rire en disant « regardez, ce n'est que du théâtre... ».

Où sont les personnages, où sont les comédiens ? Où se trouve la frontière entre la fiction et la réalité ? Qui croire, qui ne pas croire ? Où sommes-nous, dans une conférence, au théâtre, dans la chaleur de la Mancha ou à Paris le soir des Molières ? À quel temps se fier, celui du récit – des récits – celui du réel, aucun des deux peut-être ? L'alchimie est totale, la mise en abîme, d'une profondeur abyssale. Dans cette représentation labyrinthique, l'émotion surgit souvent où l'on ne l'attend pas, tant le ridicule côtoie la plus juste grandeur, le réalisme se frotte au mystique, l'espérance au canular. Il suffit d'une seconde pour passer du rire aux larmes.

Tous les comédiens servent leurs rôles avec une énergie explosive, non sans une certaine auto-dérision qui achève de séduire et de happer le spectateur. Et, parmi eux, l'étonnant et déstabilisant Don Quichotte, à la fois personnage de fiction et Jérémie Le Louët lui-même – ou bien est-ce l'inverse, Jérémie Le Louët, à la fois metteur en scène et Don Quichotte lui-même ? On ne sait, car tous deux se confondent en un seul personnage. Quel est-il ? Artiste fou en plein délire, ou héros égaré dans le réel ? D'ailleurs, ces deux propositions sont-elles forcément antinomiques ? Quoiqu'il en soit, la figure est saisissante par la myriade de sentiments qu'elle suscite autant que par les interrogations qu'elle soulève et, surtout, par le symbole qu'elle incarne.

Ainsi, plus encore qu'un hommage vibrant au héros de Cervantès, ce *Don Quichotte* est un ovni théâtral d'une force fulgurante et un brûlant acte de foi et d'amour envers l'art du spectacle vivant.

ONDINE BÉRANGER – THEATREACTU.COM - SEPTEMBRE 2016

THÉÂTRAL MAGAZINE

C'EST UN PRESQUE INCONNU QUI MET EN SCÈNE LE SPECTACLE DU FESTIVAL DE GRIGNAN CET ÉTÉ. JÉRÉMIE LE LOUËT FAIT CAVALIER SEUL DANS LE MILIEU DEPUIS SA SORTIE DU COURS FLORENT. EN 2002, IL CRÉE LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES ET MONTE DES SPECTACLES DANS LESQUELS IL JOUE. CE N'EST PEUT-ÊTRE PAS UN HASARD S'IL A CHOISI D'ADAPTER *DON QUICHOTTE* ? LE HÉROS DE CERVANTÈS SUIT TOUJOURS SES IDÉES, MÊME LES PLUS FOLLES...

Théâtral magazine : Pourquoi avez-vous choisi de monter l'histoire de *Don Quichotte* ?

Jérémy Le Louët : Le roman *Don Quichotte* est une satire des romans de chevalerie et en même temps un hommage à une littérature qui disparaît ; c'est le passage du Moyen-Âge à la Renaissance. Il aborde des questionnements qui se rapprochent de ceux des futuristes du début du 20^{ème} siècle, particulièrement sur la place de la nouvelle génération dans l'Histoire, qui sont ses aînés et comment elle fait pour exister et les regarder avec respect et sarcasme. Ce sont des choses qui nous parlent. Dans nos deux précédents spectacles, on a beaucoup interrogé la tradition, l'expérimentation et le formatage. Sans doute aussi parce qu'on ressentait une sorte de désillusion ambiante dans le métier.

Théâtral magazine : Pour vous, qui est Don Quichotte ?

Jérémy Le Louët : (Rire) N'importe qui ayant besoin de croire en quelque chose. On a l'image de quelqu'un qui part à l'aventure, qui fait preuve d'abnégation, de courage, de témérité ; d'un homme inébranlable dans ses choix. Pour moi, il est à la recherche d'une nouvelle religion, qu'il s'est inventée à partir des romans de chevalerie. Alors qu'au 17^{ème} siècle, tout le monde ne jure que par la Bible, lui croit que lire des romans de chevalerie, imiter les personnages qu'il aime, c'est faire du bien à l'humanité. En fait, il est beaucoup plus connu que l'œuvre dans laquelle il est et que beaucoup de gens n'ont pas lue. Les deux ne correspondent pas vraiment. Et c'est ça qui m'intéresse.

Théâtral magazine : Comment en rendez-vous compte sur scène ?

Jérémy Le Louët : On avait le choix entre transposer linéairement le roman ou essayer de restituer son caractère complètement hétéroclite. C'est plutôt cette deuxième option qu'on a choisie. Il s'agit pour moi de situer l'action du spectacle dans un endroit où on peut créer de la fiction : il y aura sur scène du matériel technique, des projecteurs, des caméras, une grue, divers éléments qui peuvent s'apparenter au cinéma. Pour beaucoup, cela sera un plateau de tournage ; mais pour moi, c'est surtout un endroit où on peut créer de la fiction.

Théâtral magazine : N'est-ce pas une manière de dire que Don Quichotte est en représentation ?

Jérémy Le Louët : Il est en représentation. Et puis surtout à la fin du parcours, c'est quelqu'un qui n'a rien accompli. Il a gagné sa gloire à ses dépens.

Théâtral magazine : Le fait qu'il n'ait rien accompli, est-ce si grave ?

Jérémy Le Louët : Non, car c'est quand même un homme debout, un homme qui lutte. Et même l'échec peut être sublime. C'est aussi une façon pour nous de rendre hommage à notre métier, tout en étant critiques, de respecter la tradition tout en osant expérimenter autre chose. J'espère que chaque spectateur s'y retrouvera. En tout cas, qu'il pourra se créer son propre parcours dans le spectacle.

PROPOS RECUEILLIS PAR HÉLÈNE CHEVRIER - THÉÂTRAL MAGAZINE - ÉTÉ 2016



JÉRÉMIE LE LOUËT, JONATHAN FRAJENBERG, DAVID MAISON ET JULIEN BUCHY © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Au pied de la magnifique façade du Château de Grignan une immense scène, mais ce n'est pas une scène. C'est un plateau de tournage où s'affairent les comédiens au milieu des caméras, des micros, et autres éléments du décor.

Au début les acteurs s'interpellent, plus, ils s'investissent. Comment vont-ils aborder ce monument de la littérature ? Les mots de Cervantès ont tôt fait de les mettre d'accord. Don Quichotte advient comme une apparition, la rencontre de la volonté et de la prétention opposées aux démentis de la réalité. Le chevalier à la triste figure est admirable autant que ridicule, le comique et le tragique cohabitent avec tous les ingrédients de l'orgueil et de la mauvaise foi. Quoi de plus légitime qu'il faille faire la guerre pour obtenir la paix.

La mise en scène est paradoxale. A la fois classique, moderne, audacieuse, désordonnée, tour à tour burlesque et grave comme si le héros dans sa déconfiture proposait autre chose de plus grand, de plus généreux que la réussite et les honneurs, un réel plus réel, un vrai plus vrai.

Jérémy Le Louët met en scène et joue Don Quichotte. Il prend tous les risques comme son héros, utilisant la sonorisation, l'image cinéma, la musique wagnérienne. Quelque chose comme un chaos s'organise. La voix envoûtante de Dulcinée vient calmer l'hystérie collective. Toute l'équipe de la Compagnie des Dramaticules est au service d'une dynamique où s'alternent, grandeur et servitude, idéalisme et pragmatisme.

Le duel est permanent du rêve et du réel, de la beauté et de la laideur, de la puissance et de l'échec, de la honte et de la fierté. Don Quichotte et Sancho Panza résument en s'associant l'humanité toute entière qui trébuche à chaque pas de son évolution.

Les acteurs jouent à merveille. Ils s'amuse dirait-on. Mais plus, ils construisent un monde où le rêve et le réel deviennent aussi complices que Don Quichotte et Sancho Panza.

POLITIS

UN SUBTIL HIDALGO

LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES ADAPTE LE ROMAN-FLEUVE DE CERVANTÈS. UN *DON QUICHOTTE* QUI INTERROGE LES MÉCANISMES DE LA FOI AUTANT QUE L'INSTITUTION THÉÂTRALE.

Peut-on être fidèle à un roman dans une forme théâtrale ? Est-il possible de condenser 1500 pages en deux heures ? Comme les échecs d'Orson Welles et de Terry Gilliam au cinéma le laissent penser, n'y a-t-il pas une malédiction *Don Quichotte* ?

Après une vraie-fausse introduction d'un régisseur expliquant le rôle des feuilles avec tête de mouton distribuées au public avant son entrée en salle, le *Don Quichotte* des Dramaticules s'ouvre avec une série de questions sur la démarche de la compagnie. Déjà en armure, alors que Julien Buchy (Sancho Panza) est encore en tee-shirt, Jérémie Le Louët en Don Quichotte fait tourner court ce simulacre de présentation publique du projet. Brèves et creuses, prononcées de mauvaises grâce, ses réponses aux comédiens dispersés parmi les spectateurs donnent le ton du spectacle. Drôle et critique. Impertinent.

Mise en abyme habile quoique classique, ce préambule dit toute la liberté qu'a prise la Compagnie des Dramaticules avec le texte original. Comme elle le fait depuis dix ans avec des œuvres classiques diverses, mais toutes dominées par un héros aux ambitions et à la violence démesurées, au langage fou et au grotesque assumé.

C'est en toute logique qu'après *Macbett* de Ionesco, le *Richard III* de Shakespeare, *Le Horla* de Maupassant, *Ubu roi* d'Alfred Jarry et un heureux détour du côté de l'écriture collective avec *Affreux, bêtes et pédants* (2014), une satire de la vie culturelle française, la compagnie de l'auteur et comédien Jérémie Le Louët s'empare de l'œuvre de Miguel de Cervantès, sans se priver de couper là où elle en a envie. Le plus souvent dans les rares passages vraiment connus du roman-fleuve.

La fameuse scène des moulins, par exemple, est interrompue en son milieu. « Je sais que... c'est la scène que vous attendiez depuis le début, mais sincèrement euh... J'ai la voix cassée, la gorge sèche... Tenez, regardez-moi, touchez-moi : je suis froid comme une pierre ! », prétexte Jérémie Le Louët avant de se désolidariser de son personnage. « Je suis seulement un metteur en scène qui ne sait pas du tout comment finir son spectacle », dit-il. Peu crédible de la part d'un artiste spécialisé dans la confrontation avec les monstres sacrés de la littérature ! Dans un jeu très brechtien, les comédiens de ce *Don Quichotte* laissent deviner derrière les aventures pseudo-chevaleresques de leurs protagonistes les doutes des artistes. Leurs ennuis dus à la frilosité de l'institution et à la baisse constante des budgets de la culture.

L'œuvre de Cervantès n'est pas pour autant un prétexte à la critique du milieu théâtral. Si les membres des Dramaticules prennent plaisir à se plaindre de tout, et souvent de n'importe quoi, c'est dans le pur esprit de *Don Quichotte*, qui dans l'Espagne du 17^{ème} siècle questionnait indirectement la toute-puissance de l'Église catholique et de la noblesse. En même temps que le pouvoir de la littérature.

Dans un décor style récup' Jérémie Le Louët et Julien Buchy sont de touchants timbrés qui remettent en cause tout ce à quoi ils touchent. Juchés sur leur cheval et leur âne de bois à pédales, ils sont au carrefour des chimères de Don Quichotte, de Sancho et des folies contemporaines. Entre autres, celles de l'extrémisme religieux et de l'exclusion.

Le croisement des époques culmine lors de la projection du film tourné au début du spectacle. Un travelling montrant les spectateurs brandir devant leur visage les dessins naïfs de têtes de moutons, tandis que Don Quichotte se lance dans une énumération des héros de romans de chevalerie qu'il croit reconnaître. Devant la façade du château de Grignan (26), où la pièce a été créée, la collision était aussi royale que joyeuse. Elle devrait l'être tout autant en salles, lors de cette rentrée théâtrale bien chargée.

A NOUS PARIS

Le magazine urbain

CLASSIQUE REVISITÉ, *DON QUICHOTTE*

Canular potache ou épopée fantasmagorique hallucinée ? Les deux. Jérémie Le Louët aime dynamiter les codes, bousculer le public et le statut de l'œuvre artistique. De Jarry à Shakespeare en passant par Ionesco, les diverses créations de sa compagnie les Dramaticules engagent la pensée, le corps, l'acteur tout autant que le spectateur. Cet été, sa lecture très singulière du célèbre mythe de *Don Quichotte* a comblé le public des trentièmes Fêtes nocturnes de Grignan, venu communier en plein air devant la majestueuse façade renaissance du château. S'attaquer au monumental roman de Cervantès, soit 1500 pages picaresques, parodiques, philosophiques, relève du défi (demandez à Terry Gilliam...). Peu de gens l'ont lu dans son intégralité, mais chacun conserve en soi une idée de ce preux chevalier parti sur les routes avec son écuyer Sancho Panza pour défendre les opprimés. Comment faire théâtre de cette quête d'idéal, de cette époque régie par le sacré et le religieux ? En imposant une grammaire de jeu personnelle et un continuum de renversements. Le prélude en forme de conférence de presse chaotique donne le cap : le théâtre dans le théâtre avec ses mises en abyme permanentes. Quichotte est un insoumis ? Jérémie Le Louët qui l'interprète l'est aussi. A sa façon héroï-comique, il déconstruit la représentation à la schlague avec une belle insolence satirique : rails de travelling, caméra filmant le public, masques de mouton, chevaux de bois, ombres chinoises, fumée blanche, coups de canon, musique lyrique (sans oublier la voix envoûtante de Dominique Massat), tout est bon pour faire résonner cet hommage à la fois dévotieux et tempétueux à Cervantès. Avec cette parodie monstre de l'idéal chevaleresque, la troupe démontre l'incroyable force subversive de ce théâtre, à la fois populaire et exigeant, critique et enflammé. Déraisonnable, donc excitant.

MYRIAM HAJOUÏ - A NOUS PARIS - SEPTEMBRE 2016

PARISCOPE

Adapter « le roman des romans » sur scène ou au cinéma reste un défi. Orson Welles et Terry Gilliam, entre autres pour le grand écran, s'y sont cassé les dents. Cette fois, c'est au tour de Jérémie Le Louët, un metteur en scène dont on suit le travail avec attention, de s'y risquer. Le spectacle, qui a fait cet été les belles nuits de Grignan, ouvre de fort belle façon la saison du Théâtre 13. L'œuvre de Cervantès se présente comme une équation insoluble entre les deux protagonistes, Don Quichotte et Sancho Panza. Elle met en lumière la mécanique burlesque du texte et interroge les enjeux dramatiques de ces deux personnages : jeu, identité, double, création... Comédie ou farce, la folie de Quichotte suscite une réflexion sur le je(u) de la création. De quoi offrir un vaste champ des possibles à Jérémie Le Louët qui choisit de situer l'action de son adaptation sur le plateau d'un tournage de film. On y découvre une troupe de comédiens ayant pour projet de monter cet impossible *Don Quichotte*. Décor en carton-pâte, rail de travelling, projections vidéos : esthétiquement, c'est plutôt réussi. La mise en abyme fonctionne et captive. Dans une mise en scène protéiforme cohabitent grandiloquence et réalisme trivial, moquerie satirique et hommage vibrant, tragédie classique et canular lorgnant du côté des Monty Python. Elle est sans doute là la réussite première de ce spectacle, dans cette richesse d'invention. Jérémie Le Louët et sa compagnie les Dramaticules présentent ainsi un *Don Quichotte* rempli d'audace et d'intelligence. Un humour qui sait se faire mordant quand il s'agit de fustiger le monde de la culture. Le prologue en forme de conférence de presse et la parodie des Molières et du festival de Cannes valent leur pesant d'or... Côté interprétation, Le Louët est un parfait Chevalier à la Triste Figure. Le duo qu'il forme avec Julien Buchy fonctionne comme il se doit. Mention spéciale à Dominique Massat, la touche féminine de la distribution, qui nous a totalement séduits avec sa personnalité et sa voix décidément envoûtantes.

DIMITRI DENORME - PARISCOPE - SEPTEMBRE 2016

VAUCLUSE MATIN



JULIEN BUCHY ET JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Depuis 30 ans, des spectacles originaux en plein air animent les nuits de la Drôme, et notamment le majestueux Château de Grignan (cette année jusqu'au 20 août).

Pour oser mettre en scène le *Don Quichotte*, fût-ce pour le 400^{ème} anniversaire de la mort de Cervantès, il fallait une sacrée dose d'audace et de témérité ! C'est Jérémie Le Louët, comédien (*Don Quichotte* et son propre rôle) et metteur en scène, et de surcroît professeur au Cours Florent, qui s'y est lancé. Téméraire et audacieux certes, mais point du tout inconscient...

COMME SUR LE TOURNAGE D'UN FILM.

Il a réussi l'exploit de scotcher presque chaque soir 800 spectateurs tout au long de l'été dans la cour du château ! Les dernières représentations auront lieu les 16, 17, 18, 19 et 20 août.

Son idée géniale : faire de ce *Quichotte* le tournage d'un film. A partir de là, voilà que tous les codes se bousculent : romans de chevalerie, pamphlet politique et culturel (car le roman originel n'est pas que le récit d'un combat illusoire contre des moulins à vent...), histoire d'amour, quête initiatique, vidéo, voyage imaginaire, casting cinématographique, et tant d'autres. Et le public (invité à participer ponctuellement au spectacle) se trouve transporté, ravi d'un monde à l'autre, accompagnant une Rossinante en bois sur roulettes, allant de château en plateau et en forêt...

Ils sont moins d'une dizaine d'acteurs sur scène, et leur petite troupe suffit pourtant à reconstituer le foisonnement jubilatoire du roman de Cervantès, sa créativité, sa multitude titanesque. Presque tous élèves de Michel Fau, ils sont unis dans le même débordement drôlatique, nourris d'une solide réflexion sur l'œuvre et d'une parfaite connaissance de tous ses rouages. C'est Jérémie Le Louët qui coordonne l'équipe, lui insuffle son inventivité, son activité débordante, sa profonde intelligence. Les changements à vue assurent la fluidité et la cohérence d'une intrigue... Totalement incohérente. On admire, on rit, on s'étonne, on adhère sans réserve. Et si l'on reconnaît quelques passages du *Don Quichotte* que l'on a tous lus à l'adolescence (au moins en morceaux choisis), on en découvre ici un univers complètement déjanté et imprévisible, riche et passionnant, dont adultes et ados surtout se régaleront. Vite, plus qu'une toute petite semaine !

LE LITTERAIRE



JONATHAN FRAJENBERG © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

***DON QUICHOTTE* NOUS PREND AU JEU AUQUEL IL EST PRIS**

Le plateau est entouré d'éléments de décor hétéroclites auxquelles se mêlent des accessoires techniques : projecteurs, caméra, micros et perches sont bien visibles, en front de scène. Le spectacle commence par une singerie d'annonce commerciale, une parodie d'interview culturelle, on savoure tous ces signes par lesquels la scène se manifeste comme un artifice.

Pourtant, on sent que la pièce commence vraiment quand Jérémie Le Louët incarne l'illusion fondatrice, installant le principe du fantasme : la vérité, c'est qu'on y croit ; l'imaginaire, c'est le réel. D'où peut résulter le mélange des genres : au milieu de scènes burlesques, trônent des moments de grande intensité dramatique : *Don Quichotte* nous prend au jeu auquel il est pris. Le public est sollicité à l'occasion d'invocations politiques ; même si son rôle est limité, il s'inscrit dans la représentation.

La succession des scènes les plus connues, présentées avec vigueur, se déroule avec spontanéité et réflexivité. Jérémie Le Louët réussit une fois de plus son pari : utilisant le même procédé que pour *Ubu roi*, il fait mouche et parvient à présenter de façon loufoque et parfaitement raisonnée un classique rebattu. La représentation est vivifiante ; elle explore divers registres sans jamais se départir d'une exigence d'adresse et d'un impératif d'urgence.

Ce conte dramatique est en effet mené à un train d'enfer, il enchaîne des moments de cavalcade et des incises à vocation ironique avec simplicité et brio. Un spectacle vivant, dynamique, efficace : les Dramaticules font d'un matériau éculé une épopée fantasque et drolatique, sinon édifiante.

QUEST FRANCE

DON QUICHOTTE, DANS TOUTE LA FUREUR

En interprétant *Richard III* sous une pluie battante pendant plus de deux heures, voici tout juste quatre ans au château de Plassis-Macé, Jérémie Le Louët avait forcé l'admiration. L'acteur et metteur en scène de la Compagnie des Dramaticules a trouvé un nouveau rôle à sa démesure avec *Don Quichotte*. Entouré d'une solide troupe, dont un Julien Buchy juste parfait en Sancho Panza, Jérémie Le Louët incarne un chevalier errant plus brûlant que nature.

Le héros de Cervantès joue en fait dans un film tourné sur la scène de théâtre. Dans cette mise en abyme qui s'emballe au fil des actes, Don Quichotte se prend tellement au jeu qu'il croit devenir le héros qu'il incarne avec une force jubilatoire.

La mise en scène entraîne le spectateur dans cette furia de textes scandés et de décors splendides pour une ode au spectacle vivant ébouriffante. C'est drôle, émouvant, ça gronde de colère et d'amour contrarié. C'est extrêmement travaillé pour un résultat vivace, onirique et déroutant. Les interactions permanentes entre le spectacle, le roman et son interprétation font mouche, tant elles rendent hommage à l'esprit originel de l'œuvre. Et à son héros singulier, épris d'orage et de liberté, d'amour fusionnel et de batailles homériques.

QUEST FRANCE - JUIN 2017

QUEST FRANCE

DON QUICHOTTE EST VIVANT, LE CARRÉ PEUT EN TÉMOIGNER

DU THÉÂTRE DANS LE THÉÂTRE, DE LA DÉRISION ET UN RYTHME FOU POUR « CE CHEVALIER À LA TRISTE FIGURE » OBSÉDÉ PAR LES LIVRES DE CHEVALERIE !

Pour le 400^{ème} anniversaire de la mort de Cervantès, la Compagnie des Dramaticules s'est emparée du mythe de *Don Quichotte* avec humour et audace, jeudi au Carré Magique. Mais comment condenser 1500 pages de ce roman foisonnant en un spectacle théâtral de deux heures et quart sans lui faire perdre sa saveur ?

Pari réussi : une soirée flamboyante, multiple, foutraque, anachronique, subversive, protéiforme, où se mêlent confusion et folie, respect de l'œuvre et démarche iconoclaste. Sur scène, une scénographie inventive qui permet de construire et d'ajuster le spectacle en cours de représentation. Ainsi, grues, régies, toiles peintes, lasers, chevaux surdimensionnés, rails, micros accompagnent l'hidalgo chevalier errant et son écuyer (parfois en tenue de foot !)

Si les paysannes deviennent des princesses, le public lui-même se fait moutons réactionnaires dans une scène savoureuse ! Un spectacle généreux, abondant qui part dans tous les sens mais qui atteste qu'il faut, coûte que coûte, croire en son idéal !

QUEST FRANCE - JANVIER 2018

L'EST ECLAIR



DOMINIQUE MASSAT ET DAVID MAISON © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

DON QUICHOTTE FAIT LE PLEIN

AU THÉÂTRE DE LA MADELEINE S'EST JOUÉE LA CENTIÈME DE DON QUICHOTTE MARDI DERNIER.

Cent représentations pour ce spectacle, œuvre de la troupe les Dramaticules en résidences à Troyes durant 4 ans. Adapter le roman de Cervantès (1500 pages) n'est pas chose aisée, pourtant Jérémie Le Louët y est parvenu.

La pièce narre les aventures d'Alonso Quijano, chevalier errant, et de son écuyer Sancho Panza.

La scène est emplie de matériel divers : panneaux sur roulettes, rail de travelling, caméras et projecteurs, écran géant. Ces accessoires de tournage créent un monde surréaliste. Le metteur en scène a opté pour la cohabitation des genres, bousculant les codes, innovant, en phase avec le personnage de Don Quichotte, un insoumis fantasque.

UNE MISE EN SCÈNE ABOUTIE.

Les acteurs se sont mêlés au public pour l'impliquer. « Le théâtre est le lieu propice pour confronter la fiction et la réalité. Shakespeare, Calderon, Hugo, Pirandello, Brecht : tous ont compris que la force du théâtre se trouve précisément dans ces instants de trouble où la fiction et la réalité deviennent une seule et même chose, où les personnages sont des acteurs qui jouent des personnages, devant un public qui joue le jeu de la représentation », explique le metteur en scène.

Cette formidable machine théâtrale impressionne. La scénographie très élaborée caractérise ce spectacle et en fait une œuvre aboutie.

Les Dramaticules ont renoué avec un théâtre reflétant notre société. L'ambiance baroque a permis des distorsions. Loufoqueries, réalisme, décors, jeu des acteurs, les sons, les costumes classent cette pièce à un rang que beaucoup de troupes s'efforcent d'obtenir.

Don Quichotte est à la fois une satire, un hommage, un divertissement. C'est une étude de la condition humaine, faite de déraison et de naturel...

L'EST ECLAIR

ÉBLOUISSANT *DON QUICHOTTE* !

Mardi soir, la Compagnie des Dramaticules, a joué *Don Quichotte*, de Cervantès, dans une salle archicomble. Le metteur en scène, Jérémie Le Louët, a su restituer l'histoire d'Alonso Quijano, chevalier errant, et de son écuyer Sancho Panza, duo défendant les opprimés et rétablissant la justice.

L'impression qu'a dégagée ce spectacle se résume en une seule expression : éblouissement complet. Sur scène, divers matériels : cheval, âne, panneaux sur roulettes, rail de travelling, caméras et projecteurs sur pied, perche, table de régie, micros, son et musique.

Les acteurs, se mêlant aux publics, l'invitant même à participer à la trame, ont créé une ambiance de théâtre populaire au sens noble du terme.

Cette formidable machine théâtrale impressionne. La scénographie porte la marque d'un professionnalisme total. Les Dramaticules ont renoué avec un théâtre portant un regard critique sur la société, à l'exemple de cette scène loufoque où l'on décerne des Molières et nous sommes en 2017 !

Le baroque qui permet ces distorsions est une façon de regarder notre époque en y mêlant loufoqueries et réalisme, perpétuant art déclamatoire et inventions langagière pour mieux découvrir notre condition humaine faite de déraison et de naturel.

L'EST ÉCLAIR - DÉCEMBRE 2016

YONNE RÉPUBLICAINE

LES DRAMATICULES AUTEURS D'UNE PERFORMANCE CHEVALERESQUE

DON QUICHOTTE, LE CHEVALIER DE LA RÊVERIE PAR EXCELLENCE, VU HIER PAR UNE COMPAGNIE SURMOTIVÉE.

Elle se joue avec malice de tous les codes de l'interprétation. La Compagnie des Dramaticules a offert hier soir, au Théâtre d'Auxerre, un regard pour le moins décalé et épique sur *Don Quichotte*.

Joué cet été à Grignan (Drôme) puis à Paris, *Don Quichotte* version Dramaticules a fait une première halte auxerroise de deux heures, sur les folles routes de l'imaginaire. L'hidalgo légendaire de Cervantès est ici campé par Jérémie Le Louët, à l'origine de la création de la compagnie il y a douze ans. Chez le tout aussi pétillant écuyer Sancho Panza (Julien Buchy), même un maillot de foot de l'Atlético Madrid vient se greffer à cette flamboyante aventure, parfois aux allures de *Sacré Graal*.

D'une ambiance de conférence de presse à celle du plateau de tournage au centre de la scénographie, fiction et réalité s'amuse. Les 435 spectateurs, à l'aise dans le rôle du troupeau de moutons, plongent tantôt dans le cartoonique par les décors ou les bruitages, tantôt dans le tragique.

Adapter une telle œuvre peut vite faire tomber de cheval un Orson Welles ou un Terry Gilliam. Empreints d'audace, d'énergie et de folie communicatives, les six comédiens honorent courageusement le chevalier de la rêverie par excellence.

Dotée d'un « cœur invincible », la Compagnie des Dramaticules fait plus que se retrouver les manches. Avec elle, le jeu en vaut vraiment la chandelle.

VINCENT THOMAS - YONNE RÉPUBLICAINE - NOVEMBRE 2016

PEUPLE LIBRE



JÉRÉMIE LE LOUËT ET DOMINIQUE MASSAT © FRANCIS REY

DON QUICHOTTE AU CHÂTEAU POUR LES FÊTES NOCTURNES DU CHÂTEAU DE GRIGNAN

POUR LA TRENTIÈME ÉDITION DES FÊTES NOCTURNES, DU 24 JUIN AU 20 AOÛT, C'EST LE CÉLÈBRE CHEVALIER ERRANT DU ROMAN DE CERVANTÈS, *DON QUICHOTTE*, QUI S'INVITE AU CHÂTEAU, À L'OCCASION DES 400 ANS DE LA DISPARITION DE SON CRÉATEUR.

Comme à l'accoutumée, ce sera une création théâtrale inédite, dont le décor est la célèbre façade Renaissance, véritable défi cette année puisqu'il s'agit d'adapter un roman de plus de 1500 pages, souvent défini comme « le roman des romans ».

Mais Jérémie Le Louët, metteur en scène de la Compagnie des Dramaticules, aime les défis, d'où son choix de cette œuvre. En 2002, il crée les Dramaticules avec plusieurs amis, et cette jeune compagnie, de trentenaires aujourd'hui, défend l'idée d'un théâtre inventif et original. La troupe est habituée à jouer ensemble depuis plus de 10 ans pour la majorité, et tous sont nourris d'énergie et de passion pour le théâtre. « Avec eux, un spectacle extravagant et réjouissant habitera le Château pendant l'été », commentent le président du Conseil départemental, Patrick Labaune et son vice-président à la culture, Fabien Limonta. Mi-mars en effet, une partie de la compagnie est venue rencontrer l'équipe locale des Châteaux, organisatrice, et faire des repérages et essais techniques sur les lieux. L'équipe sera ensuite de retour début juin pour les répétitions sur site, avant de donner 44 représentations sur deux mois, puis de partir en tournée pour 40 dates, dont une vingtaine à Paris, ce qui est rare, a confié le metteur en scène.

UN PARTI PRIS RÉSOLUMENT MODERNE.

« J'aime que cohabitent dans un même spectacle tradition et expérimentation, moquerie et hommage, plaisir à porter les langues anciennes et amour de la rupture..., explique Jérémie Le Louët. Mes choix de répertoire sont toujours guidés par cette envie de décroiser les genres, de bousculer les codes, de contester la notion de format ». Parce que son héros est insoumis, *Don Quichotte* cristallise ce rapport au théâtre, ce rapport au monde. Au théâtre, il n'y a de réel que la représentation. Pour son adaptation du roman, le metteur en scène a pris le parti d'une mise en abyme : le spectacle dans le spectacle. « Le choix d'un plateau de tournage comme scénographie doit créer d'emblée une superposition entre la fiction (l'histoire) et la réalité (la représentation). Le plateau technique sera à vue, avec la scène jonchée de matériels divers et éléments de décor (caméras, rails, projecteurs, micros, cheval surdimensionné, armures...), en plus des comédiens, des costumes, et des images projetées. Ce qui me paraît intéressant comme transposition scénique, c'est de mettre en scène une troupe de théâtre qui tente de monter *Don Quichotte* en 2016. L'œuvre aborde les thématiques de l'imaginaire, du vrai, du faux, du réalisme et du merveilleux, le tout dans une langue baroque ». Cette mise en abyme fait d'ailleurs écho au roman lui-même, qui est raconté non par Cervantès mais par un supposé historien narrateur...

L'anachronisme est aussi très intéressant et là encore reprend ce qui se passe dans le livre : Don Quichotte joue à réciter de grands romans de chevalerie et à être de célèbres chevaliers... « Mais un siècle au moins le sépare des chevaliers errants qu'il prétend imiter, un siècle qui représente un monde si l'on se place au 17^{ème} siècle, à l'époque de Cervantès. Mettre en scène une troupe jouant *Don Quichotte* est un moyen de retrouver cette dimension anachronique si importante dans l'œuvre. L'anachronisme délibéré sur la scène lui rend sa dimension éternelle, intemporelle et donc actuelle. »

Sur le plateau, l'on retrouvera six comédiens et deux techniciens. Mais il y a beaucoup plus de personnages dans l'histoire, donc chaque comédien jouera plusieurs rôles, avec du travestissement, une revendication de l'artifice théâtral qui se fera à vue. « Tout ce qui pose question dans l'adaptation du roman, tout ce qui pose problème dans la création, et notamment les costumes, est pertinent à mettre en abyme », explique encore le metteur en scène.

DES CHOIX DIFFICILES.

Adapter un roman-fleuve comme celui-là n'est bien sûr pas évident. Outre quelques scènes emblématiques, le metteur en scène a choisi les tirades, les dialogues... les plus pertinents du point de vue théâtral, choix ajustés ensuite avec les acteurs durant les répétitions. « C'est un roman grandiose qui aborde tous les sujets, donc il me fallait trouver l'axe fort d'attaque, et dégager une structuration du matériau pour en faire un spectacle. J'ai encore beaucoup de matière », confiait Jérémie Le Louët lors des repérages. « Il y a dans l'œuvre une dimension baroque de débordement que l'on retrouve ici avec l'aspect grandiose du Château. Jouer devant la façade, c'est à la fois le « trop » et le dépouillement. Mais la scénographie en tant que plateau de tournage permettra des allers-retours entre vrai et faux, rêve et réalité. » La semaine de présence en mars a été importante pour l'équipe, pour faire connaissance de celle des Châteaux et pour des essais techniques (des projections sur la façade notamment), mais aussi parce qu'être « sur place à la fois soulève des questions et permet de répondre à certaines interrogations » ! Et le metteur en scène de conclure : « *Don Quichotte* est multiple : c'est une satire, un prêche, un hommage, un divertissement... Tous les styles s'y côtoient, tous les renversements aussi. Nous tâcherons de nous inscrire dans la créativité, la liberté et la subversion qui traversent le roman ».

LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ



JÉRÉMIE LE LOUËT ET JULIEN BUCHY © FRANCIS REY

ENTRE FICTION ILLUMINÉE ET RÉALITÉ COCASSE

Détrompez-vous, cette pièce est imprévisible. Il n'est déjà pas courant d'entrer dans un théâtre avec la photo d'un mouton aux yeux globuleux entre les mains. Il en est d'autant plus difficile d'imaginer les conséquences après une heure de spectacle.

Surprenant aussi de s'asseoir face à un plateau de tournage encombré de caméras, d'un rail, de décors amovibles, d'une régie non dissimulée... quand on pense rencontrer « le chevalier à la triste figure ».

UNE VÉRITÉ ILLUMINÉE.

Théâtre ou cinéma ? Fiction ou réalité ? Jérémie Le Louët, le jeune auteur, acteur, metteur en scène, s'amuse à flouter les frontières, incarnant à merveille par ailleurs un personnage qui interprète un cinéaste qui joue Don Quichotte. Et dont la personnalité illuminée semble avoir pris de dessus sur les autres.

« Je crois en la vérité de la représentation théâtrale mais non en une fiction strictement réaliste », dit-il dans sa note d'intention. Dont acte. Le public est pris à partie, les chapitres sont entrecoupés de changements de décor mis en scène et d'engueulades faussement improvisées, d'interviews surréalistes (notamment un acteur secondaire qui se plaint de jouer tout et n'importe quoi, même la Lune !).

Cette absurdité inattendue fait écho à la personnalité fictionnelle de Quichotte nourrie de fantasmes et d'illusions, ainsi qu'à son tandem avec Sancho, irrésistible sous les traits de Julien Buchy.

Parfois bavarde, souvent réjouissante, cette adaptation non-exhaustive de l'œuvre de Cervantès accommode - c'est une habitude aux Fêtes nocturnes - la modernité (la technique précitée) et la tradition. La Compagnie des Dramaticules a ainsi bricolé un décor artisanal - au sens noble du terme - et des artifices du théâtre d'antan (le travestissement, le double ou triple emploi de l'acteur, etc.) qui participent au divertissement. Ils suffit d'accepter de s'attendre à tout sauf à ça. L'imprévisible.

REVUE

INGÉNIEUX HIDALGO

LE DON QUICHOTTE DE LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES PROPOSE UNE BRILLANTE ADAPTATION DU ROMAN-FLEUVE DE CERVANTÈS.

Pour Jérémie Le Louët, le théâtre est l'art de la confrontation aux monstres sacrés de la littérature. Avec sa Compagnie des Dramaticules, créée il y a dix ans, il met en scène des textes où folie et pouvoir entretiennent des rapports intimes : *Macbett* de Ionesco, *Richard III* de Shakespeare, *Le Horla* de Maupassant et *Ubu roi* d'Alfred Jarry. En 2014, il s'est aussi essayé avec talent à l'écriture collective *Affreux, bêtes et pédants*, une satire de la vie culturelle française. Rien d'étonnant à ce qu'il ait fini par croiser *Don Quichotte*. Dans son délire qui lui fait prendre ses rêves de chevalerie errante pour la réalité, le personnage de Cervantès a l'étoffe des plus grands. Et une charge critique intemporelle. Dans le rôle titre, entouré de cinq comédiens, Jérémie Le Louët se lance le défi qu'Orson Welles et Terry Gilliam ont échoué à relever au cinéma. En deux heures, il donne à voir toute la complexité de l'antihéros du début du 16^{ème} siècle tout en interrogeant l'état actuel du spectacle vivant. Pour cela, il s'autorise toutes les libertés avec les 1500 pages originales. Il coupe, transforme, adapte. Il s'amuse à placer le chevalier dans un décor de cinéma en carton-pâte et son fidèle Sancho Panza sur un âne à roulettes.

REVUE - SEPTEMBRE 2016

NOUVELLE VIE OUVRIÈRE

UN DON QUICHOTTE DÉCAPANT

Jérémie Le Louët et sa troupe les Dramaticules s'emparent du chef-d'œuvre de Cervantès et nous livrent un spectacle pour le moins délirant. Dès le départ, le ton est donné : devant une table, Jérémie Le Louët, habillé en Don Quichotte, et Julien Buchy, son fidèle Sancho, sont assaillis de questions par des comédiens disséminés dans la salle sur la gageure de monter un tel texte. Les réponses souvent laconiques se termineront par une folle envolée autour de la passion des récits chevaleresques. Une mise en bouche réjouissante, avant que les deux protagonistes ne partent défendre les opprimés, chevauchant leurs montures à pédales au milieu de meules de foin ou de cactus en carton-pâte, sur une scène décorée comme un plateau de cinéma, caméras à la clé. Coup de théâtre au milieu du spectacle : un tapis rouge est déployé et le metteur en scène reçoit le Molière du meilleur spectacle de l'année. Dès lors, tout est permis pour nous faire naviguer entre rêve et réalité, théâtre et cinéma, représentation et coulisses. La loufoquerie est aussi audacieuse que jubilatoire.

AMÉLIE MEFFRE - NOUVELLE VIE OUVRIÈRE - OCTOBRE 2016

PLUS DE OFF

JÉRÉMIE LE LOUËT, LE CHOIX DE LA SINGULARITÉ

Son adaptation de *Don Quichotte*, qu'il met en scène, est à l'affiche de la 30^{ème} édition des Fêtes nocturnes de Grignan. Entretien avec Jérémie Le Louët.

PLUS DE OFF : « Comment s'est déroulée la sélection de la Compagnie des Dramaticules pour la 30^{ème} édition des Fêtes nocturnes de Grignan ? »

Jérémie Le Louët : « Les représentants des Châteaux de la Drôme, qui organisent les Fêtes nocturnes de Grignan, sont venus voir *Ubu roi* à Dijon. À l'issue de la représentation, ils m'ont demandé quel était mon prochain projet. Lorsque j'ai répondu que c'était *Don Quichotte*, j'ai senti que cela suscitait leur intérêt. Ils m'ont dit que ce serait bien que je dépose un dossier. »

PLUS DE OFF : « Vous qui combattez à travers vos pièces le formatage et la dictature du produit culturel, devez-vous toutefois composer avec un cahier des charges ou bien vous est laissée une totale liberté ? »

Jérémie Le Louët : « Oui, j'ai une totale liberté de création. Je savais qu'au Festival des Fêtes nocturnes ne sont programmés que des classiques. C'était mon idée de projet donc cela tombait bien. Je pense qu'un spectacle comme *Affreux, bêtes et pédants* n'aurait pas pu y être programmé. Il y a d'autres contraintes, qui sont des contraintes techniques, dues au plein air, dues au vent, dues au fait que l'on joue devant un monument historique... Hormis ces contraintes techniques, il n'y a pas eu d'exigences ou de conseils de la part des organisateurs. Nous avons le sentiment d'avoir été choisis pour ce que nous sommes, donc nous allons essayer de nous ressembler. C'est à nous de trouver nos propres contraintes. Dans la liberté, on a besoin de beaucoup de contraintes. Dans le chaos, on a besoin de beaucoup d'ordre. »

PLUS DE OFF : « La Compagnie des Dramaticules a lancé une campagne de financement participatif. Cela implique-t-il que vous travaillez avec deux options de scénographie, l'une plus ambitieuse que l'autre, ou bien c'est le risque financier pris par la compagnie qui varie selon le succès rencontré par ce financement ? »

Jérémie Le Louët : « Pour vous parler franchement, si la campagne de crowdfunding n'atteint pas son but, cela générera un plus gros trou... Mais je n'imagine pas faire l'impasse sur certaines choses. De manière générale la contrainte économique n'est pas quelque chose qui me pose problème, je suis toujours prudent. Tous les metteurs en scène sont obligés de composer avec ce paramètre, et celui-ci ne m'a jamais frustré. J'achète ce qui est vraiment nécessaire. Dans *Don Quichotte*, c'est ce qui va nous permettre de nous sentir libres dans le processus de création. »

PLUS DE OFF : « Vous allez avoir recours à la projection vidéo, sur la façade du château de Grignan. Comment transposerez-vous cela lorsque vous jouerez par la suite au Théâtre 13, puis dans d'autres salles ? »

Jérémie Le Louët : « Lorsque l'on joue devant la façade du château de Grignan, celle-ci devient notre décor, c'est une scénographie à part entière. Et lorsque l'on joue dans une salle de spectacle, le théâtre devient notre décor. Il s'agit de trouver le moyen d'avoir une surface de projection. Le problème d'échelle sera relatif à la salle dans laquelle nous jouerons. Comme nous travaillons plutôt sur la multiplication d'éléments que sur la base d'une grosse scénographie, nous pouvons nous adapter. Si nous avons beaucoup d'espace, nous prenons nos aises, et si nous en avons moins, nous faisons attention à être plus organisés, à ce que les choses soient mieux rangées. Concernant Grignan, la grande différence qu'il y a selon moi, plus encore que la façade, c'est la lumière, c'est de jouer à 21 heures, notamment en juin, où il va faire jour pendant encore presque une heure, puis la nuit qui n'offre pas

un noir total. Les accroches de projecteur aussi. Il n'y a pas de gril par exemple. Et la forme du gradin est un hémicycle. Ces données, nous les connaissions dès le départ, donc nous les avons intégrées à la manière de concevoir le spectacle. Et nous avons conçu deux scénographies, une pour l'intérieur et une pour l'extérieur. Quand nous réfléchissons aux lumières, nous le faisons à la fois pour cet été et pour les théâtres qui accueilleront la pièce. »

PLUS DE OFF : « Jouer en plein air nécessite-t-il un travail particulier sur la voix ? »

Jérémie Le Louët : « De ce que j'ai entendu à propos du jeu à Grignan, il serait extrêmement éprouvant vocalement. Cela viendrait du fait, mais je ne pourrai le confirmer qu'une fois que nous y serons, que le vent est très présent, et que l'acteur a la tentation de compenser vocalement. Lorsque je suis allé aux Fêtes nocturnes l'année dernière, j'ai eu l'impression que l'acoustique était tout à fait acceptable, mais l'impression du comédien sur scène peut ne pas être la même. Dans une série de 44 représentations comme celle de cet été, la gestion de l'effort sera sans doute très importante. Il peut y avoir du vent, de la fraîcheur, de l'humidité... Le comédien peut aussi avoir envie, lors des premières représentations, d'être généreux d'une manière qui le mettrait en fragilité physiquement pour la suite... Nous en discutons, mais c'est difficile à anticiper et il n'y a pas de préparation particulière. Dans nos spectacles, les organismes sont soumis à rude épreuve, notamment les cordes vocales. Quand est recherchée une certaine forme d'intensité, c'est normal, et je n'imagine pas demander à mes camarades de jouer à l'économie. »

PLUS DE OFF : « Avez-vous envisagé l'utilisation de micro-casques ? »

Jérémie Le Louët : « Non ! D'abord je trouve cela très vilain. Mais j'aime les micros, j'aime beaucoup l'amplification, mais pas du tout sous cette forme. Soit le micro est invisible et il sert à donner matière à illusion, à effets, soit le micro est un outil, un instrument tout à fait visible qui fait partie d'un cérémonial ou d'une spectacularisation d'un moment. Sinon il faut rester avec la voix directe, et toute sa palette, du chuchotement au cri. J'ai du mal à comprendre qu'un micro puisse être là pour soutenir des voix insuffisantes. »

PLUS DE OFF : « Dans *Ubu roi*, Julien Buchy vous dispute la gidouille du père Ubu avant d'y renoncer. Une séquence qui semble faire écho à une scène de *Affreux, bêtes et pédants* où le metteur en scène que vous jouez distribue les rôles et fait des mécontents. Faut-il y voir une forme d'ironie par rapport à la fonction de metteur en scène et à la difficulté de fédérer autour d'un projet ? »

Jérémie Le Louët : « C'est bien sûr difficile de fédérer autour d'un projet. Parler de la difficulté d'une aventure collective, cela fait partie des thématiques de *Affreux, bêtes et pédants*, de *Ubu roi* et quelque part aussi de *Don Quichotte*. L'aventure collective, on la retrouve dans la famille, au travail, dans n'importe quel groupe. Le metteur en scène qui fait des mécontents dans *Affreux, bêtes et pédants*, c'est une manière de parler de l'arbitraire et du fait d'avoir à assumer les choix de quelqu'un d'autre et de les défendre avec ferveur. C'est bien là la difficulté du métier de comédien. Le métier du comédien, c'est de paraître, et pour paraître, il a besoin de croire en ce qu'on lui demande de faire. Pour autant, dans *Ubu roi*, l'idée de la scène de la gidouille, comme c'est une pièce qui parle de l'abus de pouvoir, était de faire un putsch et trouver une équivalence dans le métier de comédien. Un acteur est dépossédé de son rôle, le premier rôle, parce que celui qui dirige a changé de plan et a décidé de faire un putsch au sein même de son spectacle. Il y a plein d'autres exemples d'abus de pouvoir dans la pièce, mais celui-ci a quelque chose de plus symbolique : Julien interprète un Ubu correspondant selon nous au pire de l'imagerie de cette pièce. Dans *Richard III* il y a la bosse, dans *Ubu* il y a la gidouille... *Ubu*, et c'est très paradoxal, est entré dans une certaine forme d'académisme, avec des clichés se perpétuant, du formatage. Cette scène sert donc aussi à détruire cet *Ubu* à gidouille pour basculer vers quelque chose qui nous ressemble plus. »

PLUS DE OFF : « Est-ce qu'il y a une forme de solitude dans la fonction de metteur en scène ? »

Jérémie Le Louët : « Il ne faut pas voir la solitude comme quelque chose de négatif. La solitude est pesante lorsque les solutions n'apparaissent pas. Mais il y a des moments où l'on trouve de l'exaltation dans la solitude, et des moments où très entouré cela peut-être plus dur. »

PLUS DE OFF : « Le fait de travailler de longue date avec la même équipe facilite-t-il la direction d'acteurs, ou bien est-ce plus compliqué par les liens d'amitié qui se seraient noués dans le temps ? »

Jérémy Le Louët : « Une équipe vieillit bien lorsque les personnes qui la composent ne peuvent plus faire semblant, opposer des postures afin de se protéger, afin de nier que cela ne marche pas. Nous sommes dans un rapport de confiance, d'intégrité, d'honnêteté intellectuelle. Parfois il peut y avoir de la mauvaise foi, mais pas longtemps. Le pire pour une équipe, c'est la complaisance. Parce que c'est mon copain qui le fait, c'est génial. Il n'y a pas du tout de cela chez nous. Nous nous respectons trop pour ne pas nous dire les choses lorsque nous ressentons le besoin de les dire. »

PLUS DE OFF : « Êtes-vous sensible à ce qui s'écrit dans la presse à propos des pièces que vous mettez en scène ? »

Jérémy Le Louët : « Figurez-vous qu'il y a des critiques négatives qui font davantage plaisir que d'autres qui sont positives ! Cela peut arriver d'avoir une critique dithyrambique, mais tellement mal écrite, ou mal vue... C'est comme s'il y avait un malentendu, je ne sens pas notre travail compris. C'est parfois arrivé que l'on nous attaque frontalement, mais au fond l'auteur de la critique, même si cela ne lui a pas plu, a bien cerné ce que nous voulions faire. Lors de la création au Théâtre de Châtillon de *Affreux, bêtes et pédants*, une pièce qui était moins sur le monde du spectacle que sur l'imposture, nous avons conçu une rubrique presse pour laquelle nous avons demandé à nos proches d'écrire des articles assassins ou des éloges du spectacle, et ce avant la première, en connaissant uniquement la thématique. Et plusieurs articles publiés par la suite disaient en substance ce que nos proches en avaient dit sans le voir... C'est ça finalement qui peut être décevant lorsqu'on lit une critique, aussi positive soit-elle : par rapport à la prétention de singularité que nous pouvons avoir, lire une critique qui ressemble aux critiques des autres spectacles. »

INTERVIEW DE JÉRÉMIE LE LOUËT PAR WALTER GÉHIN - PLUSDEOFF.COM - MAI 2016

PLUS DE OFF



DOMINIQUE MASSATE ET JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Rossinante montée sur roues, des querelles qui éclatent entre comédiens, un duel à l'épée abrégé par un coup de revolver, des décors de spectacle scolaire ostensiblement déplacés à découvert, des références douteuses, un thème de musique classique qui revient obstinément dès qu'une scène est supposée émouvoir, des costumes dépareillés les uns par rapport aux autres, du sur-jeu, des dictions lâches, des bruitages trop prononcés, la remise d'un Molière de la mise en scène pour ce *Don Quichotte* sur fond de musique officielle du Festival de Cannes, suivie d'un discours engagé très Festival de Cannes, l'interview-vérité de l'un des comédiens, une oratrice hellénisante aux déclamations incantatoires, la scène des moulins placée en clou du spectacle et avortée par l'usure déclarée du metteur en scène chevalier... Tout paraît conspirer le canular baroque, tout paraît converger vers le récital de sabotages à visée gaguesque.

En forçant le trait de ses procédés de prédilection, parmi lesquels l'infiltration de comédiens dans le public et perturbant le début de la pièce, ou encore le dévoilement de prétendus conflits entre comédiens, Jérémie Le Louët rend la composante comique plus évidente que dans *Affreux, bêtes et pédants* (2014) et *Ubu roi* (2015) et donne ainsi à voir un spectacle susceptible de toucher un public élargi. Mais l'outrance de ces procédés n'a certainement pas pour seul but d'exciter le rire.

Le spectateur doit composer avec une narration hachée, perturbée, décousue, qui ne laisse que des miettes des péripéties du chevalier errant. Même la scène la plus connue du roman, celle des moulins-géants, tourne court, abandonnée par un Don Quichotte affublé d'une armure à facettes. Ainsi bousculé, ne se trouve-t-il pas engagé à dépasser sa position de spectateur prêt à ingérer goulument une narration n'opposant aucune résistance ? N'est-il pas poussé à réveiller son imagination afin de combler les trous, à voir plus grand que ce qui lui est présenté, à l'instar du Don Quichotte du roman qui voit plus aventureux qu'il ne l'est le monde qui l'entoure ? Plutôt que de mettre en scène l'ultra moderne solitude du chevalier, plutôt que de faire subir au spectateur la narration de la geste donquichottesque, le *Don Quichotte* de Jérémie Le Louët exhorte à construire ses rêves. Plutôt que l'histoire de *Don Quichotte*, son esprit.

FROGGY'S DELIGHT



ANTHONY COURRET, JULIEN BUCHY ET JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Le spectacle démarre par une fausse conférence de presse où les questions fusent de la salle, posées par de faux spectateurs. Conférence qui part vite dans toutes les directions car comme l'indique le sous-titre du spectacle : « *Chronique d'un naufrage annoncé* », faisant référence notamment aux versions inachevées de l'aventure du célèbre chevalier errant et de son fidèle écuyer Sancho Panza, tout ne se passera pas comme prévu... Et pourtant, Jérémie Le Louët (qui campe un très bon Quichotte) n'aura pas été très loin du Molière dont la cérémonie sera écourtée par des manifestations venues une nouvelle fois de la salle.

Comme un spectacle en train de se faire dont on voit les coutures, Jérémie Le Louët et la Compagnie des Dramaticules proposent après *Ubu roi* la saison dernière de revisiter une grande œuvre sous l'angle de la mise en abyme. La scène est transformée en un vaste plateau de tournage.

S'appuyant sur un dispositif vidéo sophistiqué qui associe les spectateurs en les intégrant au décor et produit de belles images en noir et blanc des principales séquences, le metteur en scène dans un bric à brac d'éléments de décors et d'accessoires divers, bien épaulé par une troupe de comédiens et de techniciens homogène offre une relecture de l'œuvre de Miguel de Cervantès décalée dans un humour toujours aussi potache et débridé.

Grand spectacle, effets en tous genres, Les Dramaticules envoient une nouvelle fois tout valser dans un grand chambardement mais traitent néanmoins parfaitement leur sujet. Comme souvent chez la compagnie, le spectacle pêche un tout petit peu par excès mais l'ensemble est globalement réussi.

Et surtout, la belle prouesse de Jérémie Le Louët est de proposer néanmoins, sous l'apparence d'un grand bazar, une version aussi fidèle qu'actuelle de *Don Quichotte*, abordant entre autres le thème de l'engagement ou du pouvoir, à la fois donc festive et critique de la société.

Un spectacle où l'on ne vous prend en tout cas pas pour un mouton...

LE BLOG DE PHACO

Actuellement au Théâtre 13, l'on peut découvrir *Don Quichotte*, une pièce adaptée de l'universel roman de Miguel de Cervantès (1547-1616) et mise en scène par Jérémie Le Louët. Inspiré par le fantasque personnage éponyme et ses improbables déambulations, il nous propose une alerte formule théâtrale mariant subtilement excès, humour et gravité.

Qui ne connaît pas la fameuse créature de Cervantès, délirant gentilhomme campagnard obsédé par les romans de chevalerie ? Revêtu de ses vieilles armes, celui-ci parcourait La Manche en compagnie de son fidèle Sancho Panza, accumulant les expériences tragi-cocasses... Aujourd'hui, ce grand texte littéraire peut sembler daté, voire simpliste. Et sans doute, les tribulations de ce drôle d'énergumène tout occupé à séduire une « Dulcinée » imaginaire et à combattre des muletiers ou des ailes de moulin à vent peuvent prêter à sourire.

Pourtant, *Don Quichotte* est considéré comme le « premier roman moderne » et l'une des œuvres les plus percutantes de notre patrimoine littéraire. La folie du personnage - et l'étalage de ses extravagances - a longtemps été l'angle d'approche le plus répandu de ce gros livre, que Cervantès mit 10 ans à écrire ! Mais *Don Quichotte* peut se lire aussi comme une raillerie voilée de la religion. (D'une certaine façon, les romans de chevalerie si prisés au 16^{ème} siècle par le peuple concurrençaient les écrits religieux.) Pour adapter et mettre en scène *Don Quichotte* Le Louët a choisi une formule théâtrale résolument rentre-dedans, proposant un spectacle total dans lequel l'excès de drôlerie et de mélancolie semble servir de décor naturel au cadre dans lequel évolue le personnage à la triste figure.

Le climat d'agitation quasi permanent qui se dégage du spectacle offre là une belle métaphore de la personnalité divisée de Don Quichotte : comédiens excités battant le pavé entre plateau et salle, chevaux mécaniques, lumières aveuglantes, sonorités pétaradantes, images géantes. Très pro, la troupe des Dramaticules propose un jeu de pistes tout en nerfs. Et Le Louët - également comédien dans la pièce - multiplie dans son costume déglingué les clins d'œil et les mises en abyme, passant malicieusement de l'interprétation d'un metteur en scène évasif répondant à d'embarrassantes questions sur son spectacle à celle d'un larmoyant Don Quichotte, récitant son texte lors d'une remise des Césars.

Par son mélange des genres et son culot monstre, certains pourront trouver le spectacle agaçant. Paradoxalement, cette adaptation/mise en scène aux accents satiriques frappe par sa parfaite cohésion et son jeu spontané. Et cette sorte de fusion cinéma/théâtre de près de deux heures fait finalement ressortir au mieux la nature profondément rebelle et ambivalente (à la fois asociale et empathique) du personnage de Don Quichotte mais aussi son basculement permanent vers une foi que l'on ne saurait précisément qualifier. Par sa scénographie raffinée, son subtil sens de l'humour et son gros culot théâtral, ce *Don Quichotte*-là offre une bien belle couleur à l'œuvre phare de Cervantès.

THIERRY DE FAGES - BLOG DE PHACO - SEPTEMBRE 2016

LE PROGRÈS

GRIGNAN : DON QUICHOTTE CHEZ LES MONTY PYTHON

Plus de 30 000 spectateurs défilent chaque été sur l'Esplanade du château de Grignan (Drôme), pour les Fêtes nocturnes, confiées, cette année à Jérémie Le Louët. Avec sa troupe des Dramaticules, il s'attaque à *Don Quichotte*. Du lourd ! Car le héros de Cervantès résiste à tout, même aux géants du cinéma qui se sont cassé les dents à vouloir l'adapter. Jérémie Le Louët, lui, installe ses personnages sur un plateau de tournage, avec costumes et décors en carton-pâte, sous l'œil d'une caméra qui filme certaines scènes projetées sur la façade du château. Du plus bel effet. Sur le plateau le Chevalier à la triste figure et son valet Sancho, sur des montures à pédales, courent après les chimères dans une mise en abyme qui emprunte à l'esprit des Monty Python. Il manque un cavalier pour tenir les rênes de ce Don Quichotte égaré dans ses rêves. Un spectacle, qui amuse (gentiment) la galerie pendant deux heures, mais manque de rigueur et surtout de ce grain de folie qui agite la créature de Cervantès.

ANTONIO MAFRA - LE PROGRÈS - JUILLET 2016

JUST FOCUS



JÉRÉMIE LE LOUËT ET JULIEN BUCHY © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

LA COMPAGNIE DES DRAMATICULES PROPOSE UNE VERSION DÉJANTÉE ET BIGARRÉE DE DON QUICHOTTE

Vendredi 9 septembre, deuxième représentation pour le *Don Quichotte* de la Compagnie des Dramaticules au Théâtre 13, le public est au rendez-vous, la curiosité aux aguets. On connaît les Dramaticules : on risque d'en prendre plein la vue, les oreilles et les zygomatiques... Au décor laissé à la vue de tous, on se dit qu'on ne sera pas déçu. Régie sur scène, un cheval en carton au fond cour à moitié dissimulé derrière une table de banquet, à cour, bottes de foin, cactus, toujours en carton, ventilateur géant...

Une scénographie foisonnante pour tenter de retranscrire le périple et les péripéties de ce roman fleuve... Mais au fait, pourquoi *Don Quichotte* ? Comment passer du roman à la scène ? Comment traduire en français la « langue de Cervantès » sans trahir le texte ? Comment condenser en deux heures de spectacle un livre de 1500 pages ? Autant de questions que les spectateurs pourraient se poser... A l'aide des comédiens dissimulés parmi le public, Jérémie Le Louët, metteur en scène et jouant Don Quichotte y répond. Dans une parodie de bord de scène ou d'interview, Jérémie-Don Quichotte accompagné de son interprète-Sancho Panza donne le ton du spectacle : une adaptation burlesque, à la fois libre et nostalgique des aventures d'un héros marginal, utopiste et plein de maladroites. S'ensuit l'épopée, les scènes se succédant entre théâtre, vidéo, récit au micro. Même s'il est préférable de connaître l'histoire originale de Cervantès pour suivre les péripéties de cette adaptation fourmillante. La mise en scène est pleine de trouvailles simples mais astucieuses et les acteurs sont à la fois surprenants et attachants.

Jérémie Le Louët et ses compères rendent avec ce *Don Quichotte* oscillant entre respect de la tradition et modernité affirmée un hommage aux romans de chevalerie qui ont bercé nos rêves d'aventures d'enfants.

Si l'ambiance de carton-pâte égratigne le mythe et le rend plus accessible, le discours, les tirades et les dialogues en revanche esquissent un véritable parti-pris : l'existence à chaque époque de héros certes incompris et se battant contre des moulins, mais des chevaliers à la triste figure portant des valeurs et des espérances qui irriguent la société.

LA TRIBUNE

DON QUICHOTTE, EN AVANT-GARDE !

Répétition générale le 18 juin au château de Grignan pour les Fêtes nocturnes prévues du 24 juin au 20 août. *Don Quichotte*, l'œuvre de Cervantès, adaptée, mise en scène, interprétée par Jérémie Le Louët, assisté de Noémie Guedj et la compagnie Les Dramaticules, a démarré sur les chapeaux de roues. Envolée totale des spectateurs dans un monde déjanté, poétique, tendre et sans pitié où Alonso, alias Don Quichotte (Jérémie Le Louët) et Sancho Panza (Julien Buchy) suivent des buts différents dans une complicité totale malgré les écueils d'une relation difficile. Jérémie Le Louët transcende l'esprit de Cervantès, novateur pour son époque, mis en valeur par la mise en scène originale où les clins d'œil rappelant notre époque et nos travers se multiplient, du théâtre d'avant-garde. Des acteurs aux côtés du duo en totale harmonie pour la « grammaire de jeu », Anthony Courret, Jonathan Frajenberg, David Maison, Dominique Massat.

LA TRIBUNE - JUIN 2016

LA VIE

UN HIDALGO ENTRE BURLESQUE ET POÉSIE

Cet été, *Don Quichotte* et sa folie douce débarquent en Drôme provençale. Les Fêtes nocturnes investissent le parvis du superbe château renaissance de Grignan, idyllique demeure de Madame de Sévigné. Pour la 30^{ème} édition de ce festival familial toujours plus populaire, la jeune Compagnie des Dramaticules a pris le parti de la mise en abyme avec une pièce où se mêlent la farce et les sentiments : sur un plateau de cinéma, une troupe de comédiens tente d'adapter le roman de Cervantès. Destriers à roulettes et pistolets pétaradants, costumes extravagants (dont une incroyable armure façon boule à facettes), projections sur la façade monumentale du château, une vraie production hollywoodienne se met en branle sous le contrôle d'un acteur-réalisateur plus qu'habité par son rôle. Hélas, le charme est très souvent rompu par de longs monologues alambiqués... et l'hommage vire facilement à la satire

CLÉMENTINE KOENIG - LA VIE - AOÛT 2016

REVUE THÉÂTRE(S)



JULIEN BUCHY, DOMINIQUE MASSAT ET JÉRÉMIE LE LOUËT © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

FÊTES NOCTURNES DE GRIGNAN : UNE SCÉNOGRAPHIE À RISQUES

C'est un *Don Quichotte* adapté par une compagnie de trentenaires qui a été choisi pour le spectacle qui illumine chaque année depuis 1987 les soirées d'été du château de Grignan. Jérémie Le Louët, le metteur en scène des Dramaticules, n'a pas froid aux yeux. L'énorme roman est difficile à adapter et le spectacle se joue en extérieur, devant un monument qui impose sa masse. « Aucun décor ne peut rivaliser avec une telle façade, il fallait jouer avec elle », a constaté la scénographe Blandine Vieillot. Elle a commencé par fabriquer une maquette du monument et cherché un élément pour établir le lien avec l'espace scénique. Ce sera un revêtement de sol en dallage, depuis les gradins jusqu'à la façade. Jérémie Le Louët a décidé de mettre en scène une troupe d'acteurs en train de jouer des épisodes du roman, entourés du matériel d'un plateau de tournage, avec ses projecteurs, ses caméras et un échafaudage qui résoudra les problèmes d'accrochage. « On verra par moments une correspondance entre le roman et le réel car certaines scènes avec le Duc et la Duchesse se passent dans un château », raconte-t-il. Ce choix de jouer sur l'illusion et la mise en abyme est aussi une adaptation aux contraintes de l'extérieur. Non seulement les accessoires doivent résister à la pluie et au vent, mais, en juillet, la première partie du spectacle va se jouer à la lumière du jour, ce qui questionne aussi l'usage de la vidéo. La scénographe doit aussi anticiper de futures représentations en salles. Une toile de fond remplacera alors la façade. Blandine Vieillot est sortie de l'École nationale supérieure des arts et techniques du théâtre (Ensatt) en 2008 et a travaillé avec des metteurs en scène comme Christian Schiaretti, Olivier Maurin, Richard Brunel, Christophe Galland, Antoine Caubet... Sa première collaboration avec les Dramaticules remonte à 2012. « Ce qui me plaît avant tout dans cette équipe, c'est la richesse du dialogue avec le metteur en scène, confie-t-elle. C'est le seul avec qui je ressors d'une discussion le sourire aux lèvres. Et je suis toujours surprise de leur flexibilité. »

RUE DU THÉÂTRE

LE QUICHOTTE À GRIGNAN, DÉFI DE GÉANTS

IL FAUT ÊTRE AUSSI FOU OU IDÉALISTE QUE DON QUICHOTTE POUR RELEVER LE DÉFI : ADAPTER LE ROMAN MAUDIT DE CERVANTES, EN PLEIN AIR, DANS LE CADRE MONUMENTAL DU CHÂTEAU DE GRIGNAN. LES DRAMATICULES SONT ENCORE UN PEU TROP PRUDENTS. IL FAUT SOULIGNER LE BEAU GESTE LITTÉRAIRE MAIS LE PARI SEMBLE HUMAINEMENT INTENABLE.

Le château de Grignan et *Don Quichotte*, c'est un rapprochement plein de sens. L'édifice est en effet issu d'une volonté toute quichottesque. Presque entièrement détruit à la Révolution, il est reconstitué par Marie Fontaine au début du 20^{ème} siècle. Âgée de 59 ans, celle-ci restitue ce symbole de pierre aux lettres françaises en l'espace de dix ans seulement. Bien qu'imposante, la façade du château, devant laquelle se joue la pièce, offre donc toute la poésie d'une Renaissance de fantaisie. Grignan, c'est un peu le Palais de Dulcinée, tout droit sorti de l'imagination du Chevalier à la triste figure.

Ce *Quichotte*, comme souvent chez les Dramaticules, a beaucoup à voir avec le cinéma. Il nous transporte sur plateau de tournage qui ne dissimule aucun de ses artifices, des cactus en carton aux montures avec pédalier intégré. Le chevalier errant et son fidèle écuyer Sancho Panza se déplacent sur un plateau en hémicycle et sont régulièrement projetés en vidéo sur la façade du château grâce, notamment, à une caméra sur travelling.

C'est esthétiquement très réussi, mais le cinéma fait aussi planer l'ombre de la malédiction *Don Quichotte*, dont les fondements se trouvent dans les adaptations inachevées d'Orson Welles et de Terry Gilliam. Il s'agit là d'une réminiscence psychologiquement pesante qui ajoute encore à l'ampleur du défi à relever. Cette mise en abyme cinématographique contribue aussi volontairement à brouiller les pistes entre un Quichotte, personnage, et son interprète (de même que metteur en scène de la pièce), Jérémie Le Louët. Il faut en effet une foi comparable à celle du chevalier de Cervantès pour emporter jusqu'au bout, dans un projet théâtral, une troupe puis un public.

La richesse d'invention, la grandiloquence dramatique sont toujours là, la mise en scène du caractère farcesque continue à nous provoquer des rires francs et réconfortants, mais on ne peut s'empêcher de penser aux précédentes pièces de la compagnie qui, tout du long, nous faisaient ou bien nous tordre de rire ou frissonner et ce, sans renier la profondeur de la réflexion.

Le respect du texte, en dépit de l'impossibilité d'en adapter les 1500 pages, est parfait. La pièce se divise en deux parties restituant les deux volumes du roman, le premier centré sur les aventures du duo comique, la seconde, plus philosophique, condamne Don Quichotte à n'être plus que l'ombre de sa célébrité et consacre Sancho, en tant que personnage principal, qui devient enfin gouverneur d'une île. Ce dernier est interprété par Julien Buchy, qui s'impose de plus en plus comme un des grands atouts de la troupe. Il parvient à émouvoir sincèrement au-delà du grotesque du personnage.

A vrai dire, le respect du texte tend même ici à devenir inhibant. La volonté de restituer toutes les subtilités littéraires du roman, son caractère foisonnant, ses citations, en même temps que sa trivialité, attestent d'une véritable érudition mais qui finit par tourner sur elle-même. Cette sensation est accentuée par le fait que les Dramaticules versent eux-mêmes dans l'autocitation, en offrant un florilège de leurs précédentes trouvailles scéniques, au demeurant très intelligentes, mais qui perdent ici de leur force en ne semblant plus valoir que comme citations.

Ce qui manque à ce *Quichotte*, c'est une confrontation avec l'élément extérieur : la troupe est bien moins incisive qu'auparavant, elle est plus complaisante envers le cliché d'actualité, plus convenue dans sa critique du monde de la culture (ici emblématisé par une fausse conférence de presse et une parodie du festival de Cannes). Où est passée la causticité de leur excellent *Affreux, bêtes et pédants* ?

Une pièce des Dramaticules est un équilibre subtil : qu'un ingrédient vienne à manquer où qu'il soit au contraire trop présent, tout s'effondre. Ici, le superbe habit de lumière de Don Quichotte symbolise la prédominance du questionnement esthétique. Il illumine la nuit grignanaise mais fait perdre un peu de son âme à la troupe qui, de crainte de ne pouvoir se confronter à la grandeur du monument en même temps qu'à celle du texte, en oublie aussi qu'on l'aime quand elle brise les idoles.

WEB THÉÂTRE



JÉRÉMIE LE LOUËT, JONATHAN FRAJENBERG ET JULIEN BUCHY © JEAN-LOUIS FERNANDEZ

UN SPECTACLE INGÉNIEUX

Mettre en scène *Don Quichotte* voilà un projet à peu près aussi fou et ambitieux que les rêves de cet Alonso Quijano, héros du roman de Cervantès. Orson Welles s'y était autrefois essayé sans pouvoir achever le film, Terry Gilliam aussi qui n'en finit pas d'en annoncer la parution et qui a finalement filmé l'échec du tournage (qui enchaîne les catastrophes) dans *Lost in La Mancha* avec Jean Rochefort (2002). Jérémie Le Louët s'y est donc attaqué en toutes connaissances de cause, par la bande, en imaginant un spectacle décalé, second degré qui nous accueille sur un plateau de tournage... Le parti pris ne manque pas d'humour et s'avère très permissif. Devant la magnifique façade du château de Grignan, le metteur en scène a monté ses tréteaux. Le spectacle commence par un faux débat. Jérémie Le Louët (Don Quichotte en armure) et Julien Buchy (traducteur puis Sancho Panza) sont assis à table et répondent à côté aux questions posées par des spectateurs qui sont bien sûr les comédiens (« Pourquoi *Don Quichotte* ? Comment traiter la scène des moulins ? Comment traduire ? Avez-vous lu des romans de chevalerie ? »). Prologue amusant qui donne le ton. Puisqu'on est au cinéma, des décors de carton-pâte sont installés puis écartés, un cactus, des meules de foin, une caméra filme les scènes et aussi le public pour une digression assez drôle qui donnera lieu plus tard à un jeu avec les spectateurs sollicités pour se lever et crier « Je suis en colère et je ne vais plus accepter cela, nous ne sommes pas des moutons » démontrant ainsi notre instinct grégaire. Le spectacle joue tout du long avec habileté de la fiction et de la réalité au risque de perdre Don Quichotte en route. Ce pauvre hidalgo est ici bien maltraité et, ce que l'on regrettera le plus, plutôt ridiculisé. Son entrée en scène sur son cheval à roulettes fait rire mais détourne le propos de Cervantès. On perd de vue l'idéalisme du personnage, sa folie créatrice, et la dimension épique du roman. La satire des romans de chevalerie est broyée à gros traits.

L'ingénieux chevalier à la triste figure apparaît comme un prétexte à un ingénieux spectacle populaire ; saluons le savoir-faire et l'imagination du metteur en scène, le talent des acteurs tous épatants avec une mention particulière pour l'excellente Dominique Massat. La mise en scène évoque souvent le joyeux délire des Monty Pythons, et pourquoi pas ? Jérémie Le Louët a réussi à nous faire croire qu'il est décidément impossible d'adapter Cervantès au cinéma comme au théâtre (comme c'est malicieusement évoqué dans une pseudo-cérémonie des Molières très drôle) et à faire de cet échec un spectacle réjouissant et convivial.